LAUSANNE

ture

24 heures
Jeudi
*25 avril 2002

CINÉMA ■ VISIONS DU RÉEL À NYON

Belges en force et en qualité

A l'initiative du festival et de la Communauté française de Belgique (Wallonie-Bruxelles), WIP (Wallonie Image Production) fête ce jeudi ses vingt ans à Nyon. Six films de cet atelier sont à l'affiche du festival, dont *Sur la pointe du cœur,* d'Anne Lévy-Morelle, présenté ce soir à la salle communale (20 h 30).

Un film remarquable et d'une haute tenue d'écriture. La réalisatrice situe son propos dans l'Hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, un «personnage» dans la ville, selon elle. Mais il ne s'agit pas d'un documentaire. La réalisatrice refuse ce terme-là. L'hôpital est «un prétexte, un instrument de connaissance». La vraie question pour elle, c'est «la condition humaine» (Où est-ce qu'on va?). Et son film se présente comme un voyage au cœur de la ville, de la vie et de l'histoire. Une traversée des murs par sept «portes» qui sont les chapitres du film.

Tout commence par une naissance et finit, non point par la mort, mais par la «zone d'incertitude», l'au-delà. On peut parler d'œuvre poétique, la réalisatrice s'attachant au réel pour mieux le dépasser.

De subtiles métaphores viennent appuyer ses avancées vers une mise en perspective de la vie à travers ses flux et reflux. L'espoir de commencements nouveaux baigne à travers ce voyage initiatique où l'hôpital lui-même est en jeu: toujours en perpétuelles transformations et renaissances. Construit sur l'emplacement d'une léproserie, il a vécu lui-même les affres du temps et des maladies, tout en perpétuant la lutte pour la survie.

Le parcours de l'hôpital, de la salle d'accouchement à la morgue, est fait d'images rapides et précises appuyées par des voix off ainsi que celle de Marie Trintignant. Et cela sans aucune emphase, le plus naturellement et le plus simplement du monde, mais avec une rare efficacité. Les images sont belles; même là où règne la violence sur les corps dont parle fort bien la cinéaste, le spectateur est sous l'effet d'un charme envoûtant. Voilà du cinéma, du vrai.

En compétition également, *L'argent raconté aux enfants et à leurs parents,* de Claudio Pazienza, coproduction avec l'Italie, parle avec humour d'une famille ouvrière incapable de conjuguer besoins et désirs. Dans la section Regards neufs, consacrée aux premières œuvres, *# 001,* de Gaëtan Massaut, moyen métrage expérimental, composé de 28 plans fixes d'une minute, évoque des lieux du sud de la Belgique, où l'on voit le béton dresser ses murailles dans des paysages faits pour s'harmoniser malgré la présence de cheminées aux fumées redoutables. La ville ne surgit qu'à la fin comme endormie jusque-là. La bande-son n'est faite que de bruitages, et les seuls mouvements perceptibles sont des voitures dans le dernier plan. Sur un sujet très écolo, cet essai a l'avantage de sortir des sentiers battus (samedi 10 h au Capitole). On notera aussi la reprise de *Gosses de Rio*, 1990, de Thierry Michel, devenu un classique (vendredi 20 h, Cinémobile).

«Le cinéma de Wallonie-Bruxelles cultive toujours l'art de l'inattendu», affirment ses promoteurs. La démonstration nyonnaise en est mieux que probante.

Claude Vallon

UTILE

▶ Visions du réel, jusqu'à dimanche 28 avril. Téléphone 022 361 60 60. www.visiondureel.ch

▶ A propos de *Remue-ménage.* Le film de Fernand Melgar, dont nous avons parlé mardi, suscite un grand intérêt. Il pourra être vu le 5 mai à 18 h à l'Arsenic, à Lausanne.

"LE MONDE" 17/06/2002

L'émission

22.20 Arte

Les portes de la vie

SUR LA POINTE DU CŒUR. Etonnante promenade avec la naissance et la mort filmées dans les murs de l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles

« Ecoute, c'est à ton cœur que je parle », souffle la voix de Marie Trintignant. A l'hôpital, on souffre, on meurt, mais la vie renaît encore et toujours.

GROS plan sur un exemplaire des *Petits poèmes en prose* de Baudelaire. A peine a-t-on le temps de déchiffrer les premiers mots : *« Cette vie est un hôpital... »* Sans transition, un plan large sur Bruxelles et on entre dans l'hôpital Saint-Pierre. Jusqu'à la fin du film, on restera dans les murs de ce CHU construit sur le site d'une ancienne léproserie, au cœur de la ville.

D'emblée, la voix d'une infirmière annonce : *« On a tout ici, du début à la fin. C'est un brassage entre la vie qui vient, la vie qui s'en va, et beaucoup de souffrance. »* La caméra ouvre toutes les portes, de la maternité (au dernier étage) à la morgue (au sous-sol), en passant par le bloc opératoire, la réanimation, les couloirs, les souterrains. Elle s'attache aux gestes de ceux et celles qui mettent les enfants au monde ou qui soignent, opèrent, lavent, caressent les corps en détresse. Une petite fille naît, on la coiffe et on la fait belle pour la première fois. Un vieil homme n'arrive plus à coordonner ses mouvements, on l'aide à se nourrir et on le baigne. Savoir-faire, précision des gestes, tendresse. *« Il y a beaucoup de douceur dans l'hôpital,* observe une soignante, *et en même temps on vous pique, on vous découpe, on vous charcute... Objectivement, c'est une violence inouïe ! » « C'est un métier qu'on ne peut pas faire quand on n'aime pas »*, résume une autre.

L'amour, voilà le maître mot. L'amour du métier sûrement, mais plus encore celuï des gens et de la vie. Car elle est éphémère, la vie, et *« ça va passer très vite »*, il suffit de regarder les personnes âgées pour se le rappeler. A l'hôpital, en côtoyant la mort, la maladie, la vieillesse, on comprend qu'être vivant et en bonne santé est *« une chance »* et que chacun doit faire bon usage du temps qui lui est imparti, ce temps limité pendant lequel *« le cœur infatigable danse le tango indémodable de la vie ». « L'air, le soleil, il faut profiter de tout »*, recommande un travailleur de la morgue.

Après avoir passé trois ans sur *Le Rêve de Gabriel* – remarquable portrait de Gabriel de Halleux, industriel belge qui abandonna son usine et son pays en 1948 et emmena sa femme et ses nombreux enfants au Chili pour « coloniser » une terre inculte au fin fond de la Patagonie –, Anne Lévy-Morelle s'est immergée pendant deux ans dans l'hôpital Saint-Pierre pour réaliser ce nouveau film qui est sorti en salles à Bruxelles. Bien plus qu'un documentaire sur le milieu hospitalier, *Sur la pointe du cœur* est une ode à la vie, un poème épique sur ces passages que sont la naissance et la mort.

Th.-M. D.

" Le Nouvel Observateur " 1962
13 → 15 juin 2002

SOMMAIRE

Cinéma

à l'affiche

4 Milos Forman
6 Sissy Spacek
7 Kirsten Dunst
8 Richard Gere

et aussi...

10 Actus
12 Les films de la semaine

Télévision

14 Documentaire : "Coluche, homme de cœur" (France 3)
16 Documentaire. "Le Cauchemar américain" : les serial killers (France 3)
17 "Les Grandes Enigmes de la science" : "Les Planètes superstars" (France 2)

au jour le jour

19 **Samedi** Documentaire : "Chienne de vie" (France 5)
27 **Dimanche** Film : "Space Cowboys", de Clint Eastwood (Canal+)
35 **Lundi** Film : "En pleine tempête", de Wolfgang Petersen (Canal+)
43 **Mardi** "De quoi j'me mêle !" : "Esprit du sport, es-tu là ?" (Arte)
51 **Mercredi** "Les Mercredis de l'histoire" : "Une Corse clandestine" (Arte)
59 **Jeudi** Documentaire : "Histoire d'une droite extrême" (France 3)
67 **Vendredi** "Thalassa" : "Des bateaux dans la montagne" (France 3)
74 **Ecoutez voir** - La chronique de Jean-Claude Guillebaud

Courrier des lecteurs

Editorial

par Richard Cannavo

Le temps compté des hommes

C'est un lieu où soufflent le commencement et la fin, la souffrance et la joie, l'espérance et la lassitude, et où la douceur et l'horreur se mêlent dans une sorte de ballet perpétuel. Un lieu, surtout, où la vie et la mort se côtoient, se frôlent, s'enlacent. Pendant deux ans, armée d'une caméra attentive et discrète, Anne Lévy-Morelle s'est immergée au cœur de l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles. Elle en a rapporté un film magnifique, avec des images comme de véritables tableaux par moments, et des textes, semblables à des poèmes, dits en voix off par la si juste Marie Trintignant. « *Ecoute. C'est à ton âme que je parle, à ton cœur. Je t'emmène en voyage dans le livre du monde.* »
Des salles d'accouchement du dernier étage jusqu'à la morgue située au sous-sol, en passant par les salles d'opération ou de réanimation, les chambres et les couloirs – les couloirs de la vie, les couloirs de la mort – dans cet univers clos palpite une vérité sans fards. Derrière ces murs carrelés de blanc, il y a tant de cœurs qui battent, tant d'histoires qui commencent et d'histoires qui finissent, un tel brassage entre la vie qui vient et la vie qui s'en va, que ce film est une sorte de métaphore de notre pauvre condition humaine. Car « Sur la pointe du cœur » est aussi une réflexion sur le temps, le temps qui passe, le temps qui reste, ce glissement irréversible. Entre ces nouveau-nés aux visages chiffonnés de vieillards et ces vieillards en bout de course, sans force et sans avenir, il n'y a que le temps d'une vie, le temps compté des hommes : si peu de chose…
Les premiers jaillissent du néant, les autres sont tout près d'y basculer, le regard perdu déjà vers cet ailleurs où sera désormais leur place.
Comme toujours dans les hôpitaux, le plus admirable, ce sont les équipes soignantes. « *C'est un métier qu'on ne peut pas faire quand on n'aime pas* », dit cette aide-soignante occupée à laver une vieille femme épuisée. Elle ne précise pas s'il s'agit d'aimer ce *travail* ou *les gens*. Les gens bien sûr ! Les gens surtout… « *Moi j'aime toucher les gens, leur prendre et leur donner la main*, ajoute un infirmier. *Il paraît que j'ai un grand cœur, donc j'ai toujours de la place pour eux. Ceux qui sont tristes m'attirent, non pas pour pleurer avec eux, mais au contraire pour les encourager, parce que j'ai du courage.* »
On se sent ému devant ces corps usés, épuisés, ces mains vides, ces regards traqués, devant cette détresse que les caresses, les sourires et les paroles d'apaisement ne semblent plus atteindre. Il y a dans les hôpitaux un étrange mélange de violence et de vraie douceur, d'insouciance et de compassion. « *Si vous regardez l'hôpital sans intégrer toute la compassion qu'on y trouve*, note une infirmière, *c'est un véritable camp de concentration : on vous pique, on vous découpe, on vous charcute, et on vous ôte la parole ! Quand vous voyez ça de manière tout à fait objective, c'est atroce. C'est ultraviolent. Et les gens qui y vivent encaissent cette violence.* » « *Les patients sont une richesse*, dit une autre. *Ils nous apprennent beaucoup de choses, sur eux, mais sur nous-mêmes aussi. C'est pour cela qu'il y a toujours quelque chose à retirer d'une journée, qu'il y a toujours des leçons à retenir.* »
Dans les sous-sols reculés de cette cité recluse, aux tréfonds de cette citadelle de l'effroi, des chariots glissent en silence dans ces couloirs que l'on évite : la morgue. « *On accompagne le malade jusqu'à la dernière extrémité*, explique un officiant. *Mais à la dernière extrémité le patient est seul, et il passe le mur de la mort tout seul. Ensuite les corps quittent l'hôpital très vite, ils vont à la morgue. Et là on les laisse enfin en paix. Ils appartiennent à l'autre monde…* » Il se tait un instant avant d'ajouter, dans un souffle : « *Peut-être que l'âme existe, et qu'elle part ?…* »
C'est toute la question. ■ **R. C.**

D.R.

Derrière ces murs carrelés de blanc, il y a tant d'histoires qui commencent et tant d'histoires qui finissent, un tel brassage entre la vie qui vient et la vie qui s'en va…

Documentaire : « Sur la pointe du cœur » (lundi, 22h20, Arte).

"Le Soir"

29/10/2001

Les chemins cabossés de la vie à la mort

Une cinéaste s'est penchée sur Saint-Pierre. L'hôpital qui bat, sur la pointe du cœur

Anne Lévy-Morelle a traversé les murs de la ville, les murailles de l'hôpital et des êtres pour nous offrir une odyssée sous forme d'endoscopie.

AURORE D'HAEYER

Quand on n'est ni malade ni médecin, on entre dans un hôpital sur la pointe des pieds. Pour ne pas déranger. La cinéaste belge Anne Lévy-Morelle, elle, s'est installée à Saint-Pierre sur la pointe du cœur. Elle s'est fondue dans les murs avec sa caméra, discrète. Elle nous livre aujourd'hui, après trois ans de gestation — d'observations et de rencontres —, nonante minutes de bonheur sur pellicule. La première projection de son film «Sur la pointe du cœur», a été offerte à quelque sept cents privilégiés, jeudi soir, invités par le CPAS de Bruxelles et la production. Le reste du public bruxellois devra attendre la fin des fêtes de fin d'année pour que les blockbusters qui squattent inévitablement les écrans en ces périodes, laissent un peu de place.

Le génie d'Anne Lévy-Morelle est d'inventer un nouveau genre cinématographique, ni vraiment fiction ni vraiment documentaire. Parce que sa matière première est essentiellement documentaire, mais son traitement — récit, montage, bande sonore — est fiction. Le résultat est prenant.

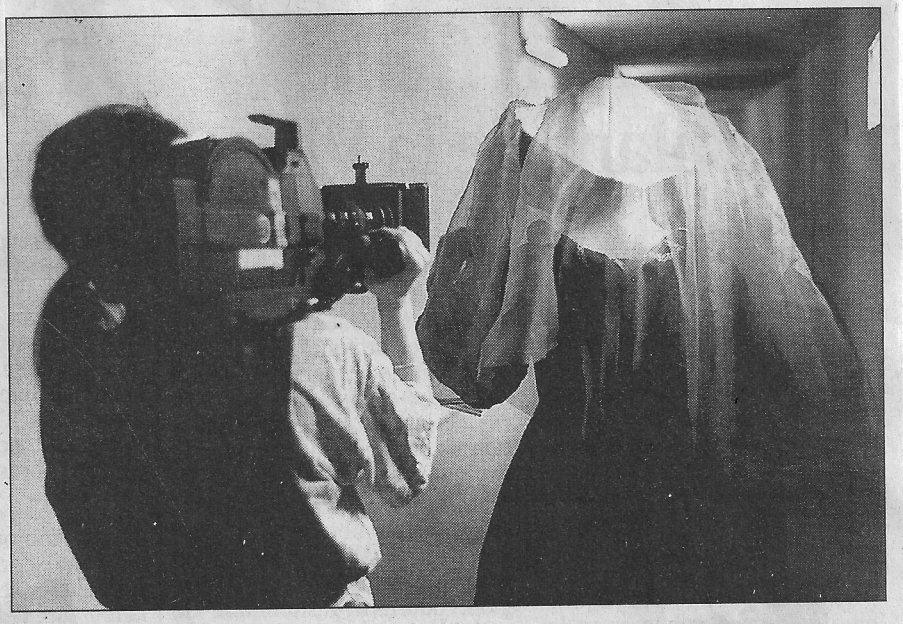
«C'est surprenant et prenant du début à la fin»

Surtout qu'il est rythmé par la voix troublante de Marie Trintignant, qui récite un texte en alexandrins. La jeune cinéaste nous emmène dans le cœur de la ville, en son endroit le plus sensible, sa pointe. Dans les murs de «l'hôpital des laissés-pour-compte» justement posé sur la pointe de la deuxième enceinte, en forme de cœur, de Bruxelles.

Elle ouvre toutes les portes du sanctuaire de la santé. Celles de la vie, avec son lot de naissances et de bonheur et son lot de morts et de souffrance. Elle ne nous épargne ni le naufrage de la vieillesse ni les coups de scalpels qui déchirent les corps, pas même le sang sur le carrelage. Enfin, elle ouvre les portes qui donnent sur «l'autre côté» de la vie. On sourit parfois d'entendre de vrais Brusseleirs parler de choses graves avec simplicité. *Sûr que ça doit être bon de l'autre côté. Pourquoi? Parce qu'ils ne reviennent pas!*, explique le croque-mort de l'hôpital.

La projection a suscité une ovation méritée. *C'est surprenant et prenant, du début à la fin*, assure Laurence, employée à St-Pierre. *Mais peut-être a-t-on apprécié le film parce qu'il nous parle de l'hôpital où nous travaillons?*

Nous dirons plutôt: parce que ce film parle de l'essentiel. Parce qu'il dit que la vie est un éternel recommencement. Que nous ressemblons aux personnages peints par Bruegel... La pointe du cœur était jadis le site d'une léproserie. Aujourd'hui, on y pratique une médecine de pointe, on soigne là les personnes atteintes du sida, on accueille ceux dont on ne veut pas ailleurs. Le film d'Anne Lévy-Morelle nous rappelle qu'entre la naissance et la mort, les chemins sont plus ou moins cabossés, mais la destination est la même pour tous. ●



Le seul personnage de fiction qui hante le film d'Anne Lévy-Morelle permet de rappeler le passé de Saint-Pierre. Photo Louis-Philippe Breydel.

LE FILM

20.45 > CINE CINEMAS **FULL METAL JACKET** de Stanley Kubrick (1987)

> tous les films du jour en page 96

Le corps humain est un temple, une citadelle qu'on ne franchit que deux fois, à la naissance et à la mort. C'est à l'hôpital le plus souvent que s'opère cette traversée du miroir. Fascinée par cet univers, Anne Lévy-Morelle a posé ses caméras pendant deux ans à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, recueillant, des salles d'accouchement à la morgue, les témoignages vibrants d'espoir et d'humanité des habitants de cette étrange fourmilière. Patients, médecins, infirmières, tous composent une parole-mosaïque, portant davantage sur le sens de la vie que sur leur quotidien éprouvant. Jouant de la métaphore entre le corps humain et cet espace clos qu'est l'hôpital, la caméra-œil, portée par la voix grumeleuse de Marie Trintignant, effleure les murs lépreux, s'engouffre dans d'étroits corridors. Et crée une œuvre singulière, âpre et métaphysique. **N. D.**

Les Inrockuptibles N°342
12 au 18 juin 2002

SUR LA POINTE DU CŒUR ★★★

PORTES Autour de l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, Anne Lévy-Morelle signe un étonnant documentaire traversé de fiction, une troublante méditation sur la vie et la mort

Traverser les murs

Réalisation et scénario : Anne Lévy-Morelle. Image : Ella van den Hove. Musique : Ivan Georgiev. Son : Jean-Jacques Quinet. Montage : Emmanuelle Dupuis. Avec la voix de Marie Trintignant. 1h30.

Premier long métrage d'Anne Lévy-Morelle, "Le Rêve de Gabriel" avait pour cadre une Patagonie superbe et hostile, terre d'une vie réécrite. Changement de décor avec "Sur la pointe du cœur" qui, à l'éloignement préfère la proximité, l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, pour un voyage non moins intense et aventureux.

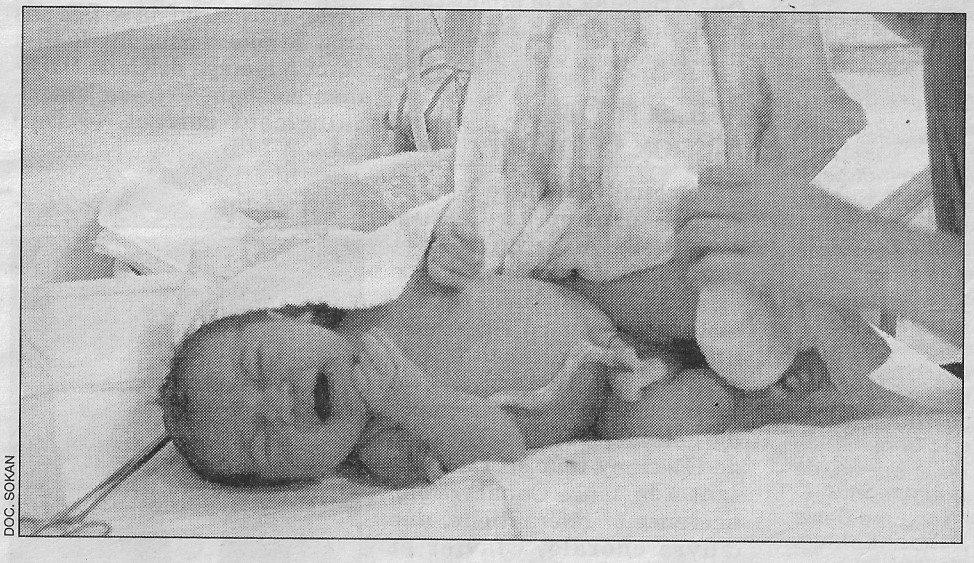
Autour des lieux, de leur histoire, de leur fonction et des gens qui le peuplent, c'est en effet à une vibrante méditation philosophique sur la vie et la mort que se livre la cinéaste, pour un documentaire étonnant balayé par un souffle véritablement poétique.

De cela, on a l'illustration d'emblée, alors que la voix de Marie Trintignant accompagne les images d'un accouchement – *"Te voilà descendu dans la ville"*.

Débute alors un fascinant cheminement, de la naissance au dernier soupir, auquel l'hôpital, perçu ici comme une entité organique dotée de vie propre, prête ses murs. Terme nullement fortuit, d'ailleurs, le propos sous-tendant le film n'étant autre que la traversée de ces murs, physiques, temporels ou encore relationnels.

VOCATION IMMUABLE

Sept portes viennent baliser le parcours, comme autant de stations successives. Pour alimenter la réflexion, un matériau proprement documentaire, réuni par une cinéaste à l'écoute aussi bien du personnel soignant que des patients. Les témoignages se succèdent, drôles, douloureux voire tragiques, interpellant aussi dans leur mélange de douceur et de violence – ainsi, lorsqu'un des intervenants constate : *"L'hôpital sans compassion, c'est un camp de concentration"*.



DOC. SOKAN

"A toi qui es né et qui, un jour mourras."

Nul voyeurisme, ici, mais une caméra tantôt discrète, tantôt complice, toujours respectueuse – des patients, on ne voit qu'exceptionnellement les visages –, et une invitation moult fois réitérée à aller vers l'autre. On en vient ainsi, par des chemins détournés, à l'essence même des lieux, autrefois léproserie, de tout temps voués à l'accueil des exclus. La vision se teinte alors d'onirisme, prend à l'occasion des contours épiques, tandis qu'Anne Lévy-Morelle greffe à son document des éléments fictionnels se faisant l'écho d'un temps passé quoique présent – ainsi d'une noble Dame traversant les époques, symbole d'une vocation immuable.

La forme est aussi singulière que déroutante, "Sur la pointe du cœur" se voit doué, au-delà de sa dimension réaliste, d'une portée métaphorique et symbolique. Car si, tout au long du film, *"le cœur danse le tango indémodable de la vie"*, indissociable de cette dernière apparaît la mort. On touche là à l'essence de l'existence dont Anne Lévy-Morelle, au terme d'un film certes moins accessible que son précédent, aura réussi à appréhender une part de la vérité. Comme de ses plus intenses questionnements.

JEAN-FRANÇOIS PLUIJGERS

PAGE D'ACCUEIL
SOMMAIRE
GROS PLAN
EN SALLE

MEDIATICS
TOURNAGES
BOBINES
E-MOI
FOCUS

Version imprimable

SUR LA POINTE DU COEUR

Transcender le réel

Son premier long-métrage, le Rêve de Gabriel, a cartonné dans les salles de cinéma, où quasiment personne ne l'attendait. Au départ de la passionnante histoire d'une vie, Anne Lévy-Morelle, qui aime passer de l'autre côté du miroir pour, comme elle le dit elle-même, " *voir les choses derrière les choses* ", partageait de manière simple et vivante tout un questionnement sur le sens de la vie, la véritable nature humaine et sa place dans l'ordre des choses.
Son nouveau film, **Sur la pointe du coeur**, pourrait à première vue passer pour l'antithèse du **Rêve de Gabriel** sous de nombreux aspects formels. Il est aussi urbain que le **Rêve**... était rural, il se passe à notre porte alors que la Patagonie est à des dizaines de milliers de kilomètres, et, au lieu du destin d'un individu, la cinéaste aborde ici ses réflexions sur base d'un projet beaucoup plus collectif. Mais au fond, **Sur la pointe du coeur** se situe dans la droite ligne du précédent.

Le film se passe dans l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles. Comme autant de petites souris attachées aux pas du personnel soignant Anne Lévy-Morelle et son équipe arpentent le labyrinthe des couloirs, pénètrent dans les grandes salles, nous entraînent dans les multiples recoins et surtout observent écoutent, enregistrent.

Aux antipodes de l'esprit voyeuriste de certains reportages sensationnalistes, la cinéaste filme avec beaucoup de sensibilité et de pudeur les moments de souffrance et de détresse, cachant autant que possible les visages des patients, et laissant entre eux et nous la distance du recul nécessaire. Elle écoute les membres du personnel parler de leur travail, de ses difficultés, de ses joies et de ses peines. Ce personnel est montré de manière très humaine : disponible, attentionné, prenant le temps. Une vision certes idyllique de la réalité hospitalière, mais une subjectivité qu'on lui pardonnera puisque le coeur du film n'est pas là. L'hôpital est le lieu mais non le sujet qui intéresse Anne Lévy-Morelle. Elle le répète à qui veut l'entendre, **Sur la pointe du coeur** est un film sur l'art de traverser les murs (pour en savoir plus sur cette notion centrale du film, voyez *l'interview de la réalisatrice* dans ce numéro).
À certains moments, le film peut paraître proche de l'enquête documentaire, rythmé par les dialogues avec le personnel soignant. Mais plutôt que le quotidien trivial, ce que ces hommes et femmes racontent, c'est ce que représente pour eux ce métier, pourquoi ils le font,

comment ils l'aiment, ce qu'ils y trouvent. Et derrière la réalité crue de l'hôpital, on sent que la réalisatrice cherche à nous faire partager autre chose, de l'ordre du sens.

Elle le fait avec un certain lyrisme personnel, illustré par un commentaire en voix off (dit par Marie Trintigant) qui est un peu sa vision, écrite au fur et à mesure de la structuration du film et qui lui sert de liant.
Cette structuration extrêmement forte (en sept portes) est une des caractéristique remarquables de **Sur la pointe du coeur**. Le film s'est récrit, reconstruit au montage.

Il ne pouvait d'ailleurs pas en être autrement avec un tel sujet, qui n'a rien de linéaire. C'était d'autant moins évident qu'il était très difficile de dégager un fil conducteur sur lequel on pouvait raccrocher les choses. La réalisatrice et sa monteuse ont abattu en post-production un travail impressionnant de reconstruction, d'organisation des plans (à ce sujet, nous vous renvoyons également à *l'interview de la réalisatrice* dans le présent numéro). Travail difficile mais nécessaire pour mettre ces réflexions quasi métaphysiques dans une forme qui se veut quand même narrative, avec un parcours structuré à la fois par la juxtaposition et par les interventions de la voix off.

Digression poético-philosophique à forme libre, **Sur la pointe du coeur** élève encore d'un cran le niveau de réflexion d'Anne Lévy-Morelle, C'est une oeuvre un peu austère, délicate, mais d'une extraordinaire richesse humaine. Il pousse le spectateur à remettre en cause ses croyances, ses ambitions, ses envies. En effet, il n'est jamais trop tôt ni trop tard pour appréhender ce qu'est vraiment sa vie et chercher à traverser les murs.

Marceau VERHAEGHE

SUR LA POINTE DU COEUR
Belgique 2001, 35mm - couleurs, Dolby Digital, 90'.
Écrit et réalisé par Anne Lévy-Morelle. Image : Ella Van Den Hove. Son : Jean-Jacques Quinet. Mont. : Emmanuelle Dupuis, Mus. : Ivan Georgiev. Prod. : Thierry De Coster et Chantal Bernheim pour Sokan Films, Dune, Arte, RTBF, CBA, avec l'aide du Centre du cinéma de la Communauté française de Belgique et des Télédistributeurs wallons, et la participation de la Loterie Nationale, du Centre national de la cinématographie et de la PROCIREP. Avec la voix de Marie Trintignant.
Le site officiel du film

Sur la pointe du coeur

Tous ceux qui ont été lucidement indignés, voire révoltés par le sentimentalisme manipulateur de «C'est la vie», mais aussi ceux que le racolage sentimental de Jean-Pierre Amerys a séduits devraient - doivent impérativement - voir le film - reportage de notre compatriote Anne Levy-Morelle (Le rêve de Gabriel, 97, 15/20). Elle s'est embarquée avec son équipe dans les couloirs et les chambres de l'hôpital Saint-Pierre, et, avec pudeur, dignité, sans voyeurisme malsain, mais dans une totale sincérité, le film suit le parcours des soignants qui nous accompagnent tous, de la naissance à la mort.

Date de sortie : 30/01/2002
Cote : Pas de cote
Joué dans les salles suivantes : Arenberg-Galeries

(coordonnées des salles de cinémas bruxelloises)

< Retour à la liste des films

La double cotation appliquée aux films correspond à une répartition des oeuvres en deux catégories. Sont cotés sur 10 les films visant simplement à distraire, sans autre prétention. Sont cotés sur 20, les films plus ambitieux par la densité de leur scénario, leur signification politique, morale, sociale, historique ou encore les films relevant d'un travail cinématographique. Bref, des oeuvres plus "importantes" que de simples divertissements.

Les films non visionnés ne sont pas cotés.

Retour haut de la page

Copyright Editeco S.A. | Décharge de responsabilité | Vie privée | Coordonnées et plan d'accès | Ecrivez-nous

L'hôpital ne peut manquer d'hospitalité. *Ni de cœur. Nous vous proposons une balade sur "la pointe du cœur". Celle que nous offre Anne Levy-Morelle dans son dernier film qui nous a inspiré un libre commentaire sur le mot et sur l'œuvre.*

Des murs
pour accueillir et écouter

Texte: Denis Fierens
Photographies: Marina Cox

L'hôpital comme battement de cœur. Comme pulsation. Comme horloge de la vie. Celle qui mesure et peut porter de grandes étapes dans notre épopée personnelle. Car on y naît très souvent et on y meurt si souvent.
Mais aussi l'hôpital comme science de l'hospitalité.
C'est-à-dire un lieu où la science accueille l'homme au quotidien et où cette hospitalité est tellement organisée. Ici la science n'est pas exacte ; elle est à la mesure de celui qu'elle traite : (dé)finie et tellement singulière. Emmurée et ouverte sur la modernité la plus pointue : la recherche dans ce qu'elle a de plus humain. Mais également de plus inaccessible. Et c'est bien dans cet "espace mystique de la mort et de la résurrection", comme dit le poète, que la science a depuis longtemps donné sens à la maladie.

L'hôpital est un monde, une ville et une histoire. Un lieu où l'homme ressent une essentielle solitude et (re)trouve une nécessaire solidarité. Et rencontre très régulièrement un indéfectible accueil.
Et pourtant ces hôpitaux furent à l'origine et dans bien des cas des réserves où l'on envoyait et parquait les lépreux, nous dit Anne Levy-Morelle à propos de l'hôpital Saint-Pierre. Et ensuite ce furent les tuberculeux, les malades atteints de dysenterie et enfin ceux marqués par la syphilis qui y trouvèrent refuge.

La réalisatrice du "Rêve de Gabriel" vient d'achever son nouveau film "Sur la pointe du cœur" qui se déroule au sein de l'hôpital bruxellois.
Un hôpital où l'accueil signifiait au XIII^{e} siècle exclusion, défense, peur.
Cet hôpital qui acquerra au fil des siècles ce rôle de régulateur social par l'enfer de l'exclusion. De la maladie mentale, par exemple.
Cette peur, souvent à l'origine d'un mode d'exclusion, que l'on rencontre encore sept siècles plus tard avec le traitement des personnes atteintes du sida.

Cette épopée conjointe d'un lieu et d'une architecture, qui s'est modifiée au fil du temps mais toujours sur le même espace – comme si ces murs et les personnes qui les longent créaient sans cesse l'espace qu'ils occupent – et a depuis 200 ans rencontré une autre : l'épopée d'un homme – le tout venant – qui vient y naître et mourir et qui régulièrement vient écouter battre son cœur.
C'est en partie le propos d'Anne Levy-Morelle.
L'histoire de l'hôpital est aussi une affaire de murs : ceux qui marquent l'espace et ceux qui expriment la finitude de l'humain : sa vie et sa mort. Déchéance des corps, sublimée par la beauté pour les plus anciens lieux, des ogives et des patios.
Dans son dernier film dont le titre évoque

la deuxième enceinte de Bruxelles sur la pointe de laquelle se situe l'hôpital Saint-Pierre, Anne Levy-Morelle, que nous avons rencontrée, nous invite constamment à traverser ces murs et à ouvrir les portes d'une initiation. Une initiation à la fois laïque et spirituelle autour de la rencontre entre malades et soignants, autour de l'accueil et de l'écoute croisée des uns par rapport aux autres.

L'ouverture de l'hôpital et de "Saint-Pierre" en particulier débute, d'après le fil du temps, par "l'accueil" de celui qui a symboliquement péché (dans la tradition chrétienne qui a baigné et nourri toute l'histoire de l'hôpital et de l'hospitalité occidentale) avant d'ouvrir ses portes à celui qui souffrait de pauvreté, précise Anne Levy-Morelle.
Un "espace privé" qui a laissé place au fil des siècles à un "espace public" – c'est-à-dire où l'ordonnateur appartient à la sphère de l'autorité publique – consacré à l'aide sociale.

Et là apparaît un nouveau paradoxe historique : il y a sept siècles, on n'accueillait dans ce lieu que les "pécheurs" riches : ceux dont la famille ou les proches payaient l'impôt.
Depuis de nombreuses décennies, la gratuité de l'accueil est de rigueur. Ainsi donc, riches et pauvres sont sur pied d'égalité. Y compris les "pauvres en esprit".
On peut donc, en principe, y recevoir toute la misère du monde. Dont l'hôpital offre en quelque sorte la radiographie.
L'hôpital est ainsi un lieu d'accueil par excellence, c'est aussi l'endroit – le seul – où l'homme traverse les murs, rompt, ne fût-ce que momentanément, ses solitudes.
C'est là que l'on apprend le mode d'emploi et, plus largement, grâce à ces murs et à ce cheminement, que l'on apparaît et que parfois l'on se construit individuellement et collectivement, physiologiquement et socialement. C'est la raison pour laquelle il ne faut pas éviter, voire casser, ces murs, mais bien s'y appuyer pour jouir de cette hospitalité particulière.
En se disant qu'une fois accueilli, l'homme qui bénéficie de ce geste ne peut plus être regardé comme un étranger.
Oserait-on écrire qu'il fait alors partie des murs ? De ceux que l'on regarde et que l'on transforme. Et qui le mènent jusqu'à une porte. Celle de l'hôpital et de la ville qui abrite celui-là et dont celle-ci neutralise le tragique (souvent présent) par l'effervescence des boutiques placées là et par le mouvement des hommes.

Sur la pointe du coeur

Documentaire de création d'Anne Lévy-Morelle
Belgique - 2001 - 90 minutes

Anne Levy-Morelle avait surpris et ravis de nombreux spectateurs belges avec son RÊVE DE GABRIEL qui retraçait le parcours d'une famille en Patagonie. Ce documentaire de création (elle n'aime pas le mot «documentaire») avait attiré 25.000 personnes dans les salles de cinéma, Événement rarissime pour ce genre de réalisation.

Cette fois, elle aborde le thème de la vie et de la mort en prenant l'hôpital Saint-Pierre dans le centre-ville de Bruxelles comme cadre, et on pourrait presque dire en tant que personnage principal. Elle brise les murs, allégorie de frontières fictives ou réelles entre les âges, les classes sociales, les états de santé, pour se concentrer sur l'humanité de ce lieu particulier, vivant en partie en vase clos comme une ville dans une ville, où la mort côtoie la vie de façon étroite, où la souffrance est compensée par une grande dose de réconfort, voire de compassion.

Le sujet paraît ambitieux et sombre, mais la cinéaste à éviter de l'intellectualiser en le rendant très émouvant. Même s'il y a plusieurs niveaux de lecture, le film parle d'abord au coeur des spectateurs car il ne s'agit pas d'un documentaire sur le monde hospitalier véhiculant un dessein pédagogique. Les images illustrent la condition humaine, fragile et finalement semblable à nos ancêtres d'il y a huit siècles qui se faisaient soigner de la peste dans ce même lieu. Les divers témoignages qu'a récolter la cinéaste ne sont pas simplement filmer en face de la caméra, mais viennent apporter leur force aux images parfois dures et à d'autres moments sensibles. La voix off de Marie Trintignant leur adjoint quant à elle un souffle poètique.

SUR LA POINTE DU COEUR se révèle foisonnant d'idées et de sentiments, par moment à l'excès, mais amène à réfléchir sur soi, sur l'humain, et par extension sur notre société. Dans aucun cas, il théorise ou n'apporte des réponses sur ces questions existentielles que tout un chacun se pose à un moment donné ou à un autre.

Sortant de l'ordinaire, ce film n'est pas un documentaire classique, ni une fiction, ni un essai, mais une oeuvre étonnante qui bouscule les habitudes des salles de cinéma.

On sort de sa vision, rempli d'émotion et d'interrogations. À découvrir!

Scénario :
Anne Lévy-Morelle
Image :
Ella van den Hove
Musique :
Ivan Georgiev .
Montage :
Emmanuelle Dupuis
Production:
Thierry de Coster
Distributeur :
Sokan
Sortie à Bruxelles :
30 janvier 2002

Ivan Corbisier
© CCAC

Cote : Adolescents / Forum

"Les Fiches Belges du Cinéma"
Pomeau 2002

Cinebel

VW PASSAT break TDI 110CV 7/96 clim. 165.000 km prop 110CV 365.000 TVAC T 0452/00-00-11
VW GOLF TDI exc. etat, vert 90.000 km carnet entret 310.000 TVAC 1er prop T 0452/00-00-11

@mail | Français

Cinebel op uw Gsm

Sur la Pointe du Coeur

Gezien door Linda Crivits

'Hoe kan je muren doorbreken? Rond deze vraag brengt Anne Lévy-Morelle een eerbetoon aan het medisch en verplegend personeel. Tevens is het een episch gedicht opgedragen aan alle stervelingen.

De Belgische cineaste Anne Lévy-Morelle gooide in 1997 hoge ogen met de documentaire 'Le Rêve de Gabriel', over een Belgisch ingenieur die met vrouw en negen kinderen koers zet naar het onherbergzame Zuid-Amerikaanse Patagonië. Haar nieuwe film 'Sur la pointe du coeur' behandelt een thema dat de mensheid door de eeuwen heen in de ban hield: geboren worden en sterven, een eenzame belevenis. De tijdloze zoektocht naar de waarheid situeert zich in het Sint-Pietersziekenhuis, ooit een leprozentehuis, gelegen in het hartje van Brussel. Meer dan acht eeuwen spelen zich binnen de dikke muren van deze instelling de meest dramatische maar ook euforische taferelen af. De toon en stijl van Lévy-Morelle zijn onmiskenbaar. De behendige montage neemt de tijd voor de glaciale gangen, operatiezaal, mortuarium, voor gezichten van patiënten, dokters, verpleegsters, lijkbidders op zoek naar woorden, ervaringen. Met schroom focust de camera op de handen van een pas overledene en een levensloze baby. Daarbij hoor je Marie Trintignant teksten zeggen in ongerijmde alexandrijnen. Lévy-Morelle leidt ons binnen in een 'andere', claustrofobische wereld en verplicht ons te luisteren, te observeren en na te denken. 'Sur la pointe du coeur', over het leven zonder franjes, dwingt respect af.

Snelle opzoeking
CLICK!

Home
Programma's
kritieken
Forum
Ticketten
Festivals
Trailers
extras
Nieuwe films
Top 20
wedstrijden
Kids
Symbolen

Mailing list, voer uw e-mail adres in :
CLICK!

©1996-2001 Spot Sprl

CINERIVAGE.COM

Sur la pointe du coeur
Ecrit par Françoise De Paepe le Vendredi 25 janvier à 19:13:47

Voyage au bout de la vie

Conçu comme un poème épique sur la naissance et la mort, Sur la pointe du cœur, embarque le spectateur pour un parcours initiatique vécu dans les entrailles de l'hôpital Saint-Pierre. De la maternité à la morgue, il suffit de franchir les portes…

Le film précédent d'Anne Lévy-Morelle, Le rêve de Gabriel, narrait l'aventure étonnante d'un homme, Gabriel de Halleux, parti de Belgique pour la Patagonie, à la fin des années 40, avec femme, enfants, camion, voiture, et monceaux de bagages. Gabriel avait-il le désir inavoué de jouer à «Tintin dans la pampa » ? Pour sa part, son épouse avait confié à son journal intime, alors qu'elle était encore adolescente, qu'elle se verrait bien galopant dans la Cordillère des Andes. Bref, selon la formule de Saint-Exupéry, ils étaient faits pour se rencontrer, pour s'entendre, et pour s'aimer durablement puisqu'ils «regardaient tous les deux dans la même direction». Isolement, rudesse du quotidien, intempéries… Au Chili, les désillusions allaient se succéder. Mais certains rêves sont coriaces. Il arrive même qu'avec le temps, le récit des déboires devienne matière à légende.

Aujourd'hui, c'est encore à un voyage –mais tout autre- que nous convie la réalisatrice qui s'avoue lectrice assidue de L'Odyssée. A première vue, le voyage qu'elle entreprend de retracer ici semble plus banal puisque c'est celui que nous accomplirons tous, cahin-caha, et qui conduit chaque humain de la minute de sa naissance à la seconde

de sa mort (et même, dans ce film, un peu au-delà). Ici, toutefois, l'option esthétique qui privilégie une fantastique proximité avec la peau scrutée au plus près, avec le souffle, avec les regards, transforme la commune aventure en expérience hors du commun.

Donc, pour décrire ce trajet dans le dédale d'un hôpital vétuste en perpétuel réaménagement (à l'image d'un corps vieillissant luttant contre le délabrement), Anne Lévy-Morelle s'est installée avec son équipe au cœur de l'hôpital Saint-Pierre, lui-même situé au cœur de Bruxelles. Pour rappeler l'établissement très ancien du lieu, à plusieurs reprises, des silhouettes vêtues de costumes médiévaux apparaîtront aux alentours, tels des mirages ambulants, une fois même, sous les yeux stupéfaits d'une marchande de caricoles ! Cependant, à l'intérieur de l'hôpital, dans le sillage de la cinéaste, nous allons franchir, une à une, sept portes emblématiques, nous allons écouter les témoignages de ces hommes, de ces femmes qui aident à naître, soulagent les souffrances, luttent près des malades et recueillent aussi les derniers soupirs.

Au cœur du film, figure une séquence coup de poing malgré sa simplicité et sa pudeur. A ce sujet, Ella Van de Hove, chef opératrice, raconte : «On était là pour filmer une réunion de médecins et on avait décidé de ne pas y consacrer plus de deux bobines –20 minutes de pellicule-. Un infirmière vient nous prévenir, -là est toute l'importance de la complicité avec les gens- qu'il n'y aura pas de réunion car il va y avoir une réa. On entre dans la salle de réanimation avec eux. Et on filme (…) A un moment, je vois que le médecin fait un geste, une sorte de stop. Je ne sais pas pourquoi, j'ai senti que c'était le moment et j'ai déclenché. C'est quand il se rend compte que la dame est morte. C'est terrible parce que tu te dis que tu as déclenché au bon moment mais en même temps, ce qui vient de se passer est… On était quand

même très frappé par ce qu'on venait de filmer ! Tu vois dans le film que c'est leur boulot mais ils ne sont pas si blindés que ça… Moi, je n'avais jamais vu quelqu'un mourir.»

Interrogée sur le malaise que d'autres spectateurs pourraient également ressentir devant cette scène de mort en direct, Anne Lévy-Morelle s'est retranchée paisiblement derrière le principe d'universalité, expliquant qu'elle avait veillé à ce que cette mort particulière n'ait pas de nom, de sexe, d'âge, ni de visage. Elle voulait qu'elle soit l'incarnation de toutes les morts passées, présentes et à venir, vaste ensemble auquel, un jour, nous contribuerons.

Françoise De Paepe (avec l'aimable autorisation du Journal du Médecin).

Ce film sort le mercredi 31 janvier à l'Arenberg-Galeries. Pour plus d'informations, vous pouvez consulter le site www.surlapointeducoeur.com

Le retour du documentaire

Arbres - Sur la pointe du cœur - Sobibor

Cinéma

Pour beaucoup de spectateurs, le cinéma n'existe que pour raconter des histoire. Il n'y aurait que le cinéma de fiction et rien d'autre. Une conception bien étroite qui, appliquée à la littérature, n'y accepterait que les seuls romans en oubliant la poésie, les livres de voyages, les essais, les journaux intimes...

› Henri Sonet

De tels genres existent également dans le septième art, mais ils ont beaucoup plus difficilement accès aux écrans. Sauf exception, lorsqu'est réalisé un grand film sur la nature, **Le peuple migrateur**, par exemple. Le documentaire apparaît comme un genre qui serait exclusivement réservé à la télévision. Certains n'hésitent pas à affirmer qu'on va au cinéma pour se distraire et non pas pour s'instruire. Ils ont tort, bien sûr, encore qu'il y ait la manière, mais précisément, les cinéastes documentaristes d'aujourd'hui trouvent généralement un ton personnel et original pour nous livrer leur regard sur le monde.

Ce documentaire de création nous a valu quelques films personnels et superbes parmi lesquels, il y a peu, **Le rêve de Gabriel** de notre compatriote Anne Lévy-Morelle qui a retracé l'odyssée d'une famille belge partie s'installer au Chili, en Patagonie au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

C'est un tout autre sujet qu'elle a choisi de traiter cette fois-ci. Sous le titre **Sur la pointe du coeur**, Anne Lévy-Morelle nous propose un portrait de l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles. Là aussi, il s'agit d'un voyage d'exploration, mais qui dépasse le simple reportage. En plusieurs étapes, qui reconstituent un peu le chemin qui va de la naissance à la mort, elle nous propose le cheminement de la vie, de l'accouchement au décès.

Ceux qui avaient aimé dans **Le rêve de Gabriel**, le mélange d'observations exactes et de lyrisme poétique, retrouveront ici cette double approche qui en définitive est celle de la méditation. **Sur la pointe du coeur** n'est pas le seul documentaire que nous propose une salle de la capitale. On peut y voir en alternance également **Arbres**, un autre film poétique dans lequel Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil nous proposent des images étonnantes récoltées aux quatre autres coins du monde. On passe ainsi du registre de la méditation à celui de la contemplation poétique.

Le troisième documentaire proposé est **Sobibor**, dans lequel Claude Lanzmann, l'auteur de **Shoah**, nous présente un témoignage qu'il n'avait pas retenu pour ce film à l'époque. Celui d'un rescapé de l'unique soulèvement jamais tenté et réussi dans un camp d'extermination nazi. Un enregistrement à verser aux Archives de l'histoire et dont la véritable émotion nous est livrée à la fin du film, lorsque le générique nous livre le détail des 250 000 personnes qui ont trouvé la mort dans ce camp de Sobibor. ■

"Le Cipaye"
Février 2002

PAGE D'ACCUEIL
SOMMAIRE
GROS PLAN
EN SALLE
MEDIATICS
TOURNAGES
BOBINES
E-MOI
FOCUS

Version imprimable

Anne Lévy-Morelle

© JMV

Née à Bruxelles, Anne Lévy-Morelle est diplômée de Philosophie et Lettres à l'ULB et de réalisation à l'INSAS.
En 1997, sa cinquième réalisation, le Rêve de Gabriel, révèle au grand public une cinéaste sensible et personnelle, peu attachée au conformisme des genres et qui sait mieux que personne, au départ d'une anecdote, induire une réflexion fondamentale sur la destinée humaine. Son dernier long métrage, **Sur la pointe du coeur***, dont le fil conducteur est l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles, nous invite une fois de plus à traverser le miroir des apparences. À l'occasion de sa sortie, Anne Lévy-Morelle nous a accordé un long entretien qui met en lumière sa démarche de réalisatrice, ainsi que les tenants et les aboutissants et la signification réelle de son film*

Traverser les murs

Comment, après le Rêve de Gabriel **et son succès public, avez-vous eu l'idée de ce film, si différent dans sa forme, mais semblable dans ses questionnements?**

Pas si différent. **Le Rêve de Gabriel** était centré sur un personnage dont on suivait le destin. Ce personnage était là sans être là, et c'est très important dans la forme du film. Ici, le fait d'avoir un personnage collectif est une autre façon d'avoir un absent qui est quand même présent. C'est un large point commun qui transcende beaucoup de différences. La question du sens de la vie était déjà présente dans **le Rêve de Gabriel**, mais j'ai voulu l'aborder autrement. J'avais envie de quelque chose qui en soit la suite logique sans être un ersatz.
Je suis partie de l'idée de la traversée des murs. Cette notion, je l'ai d'abord rêvée, je pense, et puis j'ai travaillé pour essayer de retrouver cette impression. J'ai cherché une place à partir de laquelle on pouvait parler de la traversée des murs et un hôpital m'a semblé un bon endroit.

Qu'entendez-vous par " traverser les murs "?

Ma réponse, c'est le film, et je n'ai pas envie d'en donner une autre, parce que je crois que c'est la plus complète et la plus synthétique qu'on puisse faire. Les murs, ce sont beaucoup de choses de toutes sortes. On en a besoin quand on naît, on a besoin de savoir qu'on est un être distinct des autres (il y a d'ailleurs des gens qui n'y arrivent jamais). On a besoin de murs psychologiques pour se constituer en tant qu'individu. On a besoin des murs qui protègent, aident à se situer, mais en même temps, la caractéristique de l'être humain est de toujours rêver à l'impossible rêve, comme dit Jacques Brel. C'est-à-dire vouloir être ce qu'on n'est pas, et vouloir faire ce qu'on ne peut pas. C'est Prométhée qui va voler le feu, c'est le désir de savoir toujours ce qu'il y a derrière la porte fermée. J'avais envie de donner à cette idée une mythologie, une symbolique, et je voulais le faire avec une image contemporaine, concrète, quasi triviale, filmer des gens qui soient de vraies gens, avec un accent, avec un ancrage dans l'ici et maintenant, et pas aller interroger des spécialistes. J'avais envie de parler de métaphysique avec des gens bien en chair, et je n'ai pas été déçue. Ils avaient plein de choses intéressantes à dire, comme tous ceux qui en ont vécu beaucoup. Il suffit de se mettre à leur écoute.

A l'hôpital Saint-Pierre

Pourquoi un hôpital vous paraissait-il un bon endroit ? Et pourquoi le choix de l'hôpital Saint-Pierre ?
C'est là, dans nos sociétés modernes et pour la plupart d'entre nous, où l'on naît et où l'on meurt. La place du début et de la fin de la vie. Et Saint-Pierre apportait des plus sur la notion de la traversée des murs. Il plonge ses racines très loin dans le passé. Aujourd'hui, c'est un hôpital avec tout ce que cela comporte, mais pendant des siècles, on y a isolé plus qu'on y a soigné les gens atteints des plus terribles fléaux: lèpre, dysenterie, syphilis, tuberculose. Aujourd'hui encore, c'est un centre de référence pour le sida. Et puis, on trouve tout à Saint-Pierre, toutes les misères, toutes les nationalités, toutes les langues. On traverse toutes les classes sociales, on rencontre une sorte de condensé de l'humanité qui est d'une extraordinaire variété. Il n'est pas nécessaire d'aller à des milliers de kilomètres parce que toute l'étrangeté de l'Autre (avec un grand A) s'y trouve. On va à l'hôpital parce qu'on a des problèmes de santé, c'est aussi un lieu de souffrance, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai choisi. C'est parce que c'est le grand hall de gare de l'humanité, un lieu d'arrivées et de départs, et c'était surtout cela qui me fascinait. D'ailleurs, au sein du personnel, les gens ont une relation d'amour-haine à Saint-Pierre comme si c'était une personne.
Mais attention, ce n'est pas un film sur l'hôpital. Le comprendre est fondamental. Je suis allée y chercher la matière pour alimenter mon propos, qui est la traversée des murs. Dès le début, j'ai donc délimité mon champ d'investigation dans cet espace. À partir de là, j'ai cherché à développer une histoire, mais mon film ne cherche pas à rendre compte de la réalité sociale ou psychologique hospitalière. C'est comme lorsqu'on m'a dit à propos du **Rêve de Gabriel** : " *Vous n'avez pas bien montré la Patagonie.* " Mais ce n'était pas un film sur la Patagonie. C'est vrai qu'on ne la voit pas beaucoup, qu'on ne voit pas les moutons, etc. Eh bien, ici, c'est la même chose, on ne voit pas les moutons non plus, mais en même temps, je n'ai jamais prétendu que c'était cela que j'allais faire, et rien dans le film ne le suggère.
Cela ne veut pas dire que le film ne repose pas sur un travail rigoureux de documentation. Simplement, mon travail de mise en scène a été de nous rendre le plus transparent possible afin que les choses puissent au maximum se passer comme lorsqu'il n'y a pas de caméra. Rien n'est artificiel, tout est vrai. Sans être un documentaire sur l'hôpital, cela en montre quand même certains aspects qui ne sont pas ceux auxquels on pense nécessairement d'habitude.

Mais en circonscrivant votre film dans un espace donné, vous ramenez forcément le spectateur à cet espace ?

Il y a un processus important à la fois dans la forme et dans le fond du film. On est dans un hôpital qu'on utilise pour parler de quelque chose qui n'est pas l'hôpital. Ma démarche est de regarder à travers les éléments, d'observer les choses derrière les choses, tout ce qu'on peut leur associer de façon transversale. Il y a un questionnement qui transcende le réel. En cela, ce n'est pas tout à fait un documentaire, mais on ne peut pas dire non plus que c'est une démarche de fiction. Comment le définir, je ne sais pas. Peut-être tout simplement ne faut-il pas cacher le film derrière le genre. J'essaie d'obtenir une subjectivité honnête, qui ne repose pas sur des carabistouilles et qui permette de distinguer l'objectivité de la légende. J'aime bien mélanger les deux, mais je n'aime pas qu'on les confonde. Il faut que le public puisse, à travers cela, faire son propre parcours et déterminer là où il accepte de se laisser porter et là où il n'accepte pas.

Un film qui se récrit au montage

À l'évidence, un projet pareil ne peut pas être entièrement pré-écrit. C'est ce qui fascine, d'ailleurs. On sent dans votre film un énorme travail de structuration au montage. Qu'est-ce qui était écrit au moment où vous avez commencé à tourner ? Jusqu'où saviez-vous où vous alliez ?

En fait, tout était écrit avant, et tout était à recommencer au tournage, parce qu'il est impossible de prévoir qu'il va se passer ceci ou cela. En revanche, on peut se dire qu'on cherche une séquence qui va parler de ceci, qui va dire cela, mais sans savoir ce que sera précisément cette séquence et ce qu'on va en apprendre.

© JMV

Je savais, par exemple, qu'il me fallait tourner à la morgue, je savais qu'il me fallait filmer dans une salle de chirurgie. C'était préparé. Je savais ce que je voulais dire mais une fois sur place, tout recommence. Je savais aussi qu'il y aurait une voix off parce que dans ce type de film, c'est inévitable. Il faut que les gens soient guidés pour arriver à être pris dans la continuité. La structuration en portes était aussi prévue. Paradoxalement, pour traiter de choses aussi ouvertes, il fallait que la structure soit très puissante et donc après, c'est un énorme travail de classification des rushes. Dans un film de fiction, même si on peut changer des choses au montage, chaque plan est quand même prévu pour s'insérer dans une linéarité, donc on peut faire un bout à bout assez facilement. Ici, n'importe quel plan peut aller n'importe où, donc il faut une grande rigueur dans l'étiquetage des plans. D'autant plus que le sujet n'est pas d'une continuité chronologique extraordinaire. Les gens qui ont vu les rushes se sont demandés comment j'allais faire. On a commencé à travailler au début et on a tricoté le film jusqu'à la fin, de proche en proche. Ici, si un raccord ne fonctionne pas, on ne passe pas au plan suivant. Il faut l'arranger. En même temps, je pense que si je n'avais pas su où on allait, on n'y serait jamais arrivé.

Vous n'avez pas subi trop de pressions de la part de ceux qui avaient investi dans ce projet et attendaient un produit fini déterminé ? Vos producteurs par exemple ?

C'est paniquant pour le producteur, mais le mien a vraiment fait preuve d'une confiance remarquable. Pendant tout le temps de préparation, j'étais obligée de parler du film par métaphores. Exactement comme maintenant, je ne peux pas le raconter. Une clé importante est de rester concentré sur ce qu'on est en train de faire, sans se laisser déstabiliser par ce que les autres disent ou

pensent que vous devriez faire ou pas. Je ne crois pas qu'il y ait un modèle standard pour faire un film. Il y a peut être des références, mais je ne pense pas qu'on puisse faire un film enlevé et vivant sans se démarquer de ces références. Faire ce film a été difficile, mais je n'avais pas vraiment le choix. Si des gens étaient venus me trouver en me disant qu'il aimeraient me confier tel ou tel projet, je me serais peut-être passionnée et j'aurais pu faire quelque chose de plus classique. Mais ce n'est pas arrivé. Donc, j'ai fait avec les questions qui me traversaient. Comme je suis quelqu'un d'assez têtu et monogame dans mes projets, quand une idée s'empare de moi, je dois la suivre. Ce n'est pas toujours confortable mais en tout cas, cela délimite un chemin.

La naissance, la vie, la mort

J'ai constaté que certains spectateurs avaient été un peu choqués de la proximité de la naissance et de la mort qui, dans votre film, cohabitent presque dans la même sphère. Comme si la naissance débouchait sur la mort et non sur la vie.

La vie, dit-on, est la seule maladie dont on soit sûr qu'elle est mortelle. C'est un mur. Les biotechnologies tentent aujourd'hui de le traverser mais il est bien là. Et la mort et la naissance sont des portes. Peut-être ceux qui ont été choqués sont-ils des gens qui n'aiment pas se rappeler qu'ils vont mourir ? C'est extrêmement humain comme réflexe, mais je crois qu'il faut se le remémorer parce qu'une des donnés de notre vie, c'est qu'on n'a pas l'éternité, donc qu'on ne pourra pas tout faire, donc qu'il faut faire des choix, sérier des priorités. Ce qui est important, c'est ce qu'on choisit de mettre dans sa vie. C'est le fait qu'elle est limitée qui lui donne son prix. Et puis la naissance et la mort ne sont-ils pas les moments les plus excitants de notre existence, où il se passe réellement des choses intéressantes ? Il y a quand même des points communs extraordinaires. Qu'y a-t-il avant la naissance, après la mort, c'est difficile à dire. On peut avoir des croyances à ce sujet, mais personne ne sait vraiment. J'aime cette idée de me demander, quand on meurt, de quel ventre sort-on de l'autre côté ? Je la trouve d'une force poétique incroyable. On serait en quelque sorte des poupées gigognes, une vie ouvrirait sur une autre. Il y a un tabou sur ces choses dans nos sociétés modernes. Ce n'est pas bien vu de se poser ces questions, surtout quand on n'apporte pas de réponse. Or, le but n'est pas d'avoir une réponse, mais de rappeler que la question existe. J'espère que cela dérange de manière constructive et permet de s'interroger sur la place de la beauté dans la vie, la place de la vie dans la vie.

Propos recueillis par Marceau Verhaeghe

Le site officiel du film

PLAZA ART
Nord Eclair éd. Mons, Borinage 15/06/02 p. 8
02839
Tirage / oplage 7.000
7500 TOURNAI
Fax 069/23.33.92
Tel 069/22.81.71
Da
WA

Voyage immobile, hôpital Saint-Pierre

Le cinéma Plaza Art vous propose de découvrir en avant-première *Sur la pointe du cœur*, un film de Anne Lévy-Morelle, ce jeudi 16 mai à 20 h en présence de la réalisatrice.

Sur la pointe du cœur (son deuxième long métrage, après *Le Rêve de Gabriel*) est un poème épique sur la naissance et la mort, dont le personnage principal est l'hôpital Saint-Pierre, au cœur de Bruxelles.

Qu'est-ce qui vous a motivé, Anne Lévy-Morelle, à réaliser ce film ?

A.L.-M. La première chose importante pour moi, c'était de faire un film sur la traversée des murs, non pas avec une idée destructrice mais en me fixant sur l'aspect matière.

J'ai donc cherché un endroit proche, familier de ce monde occidental; matériel, bien concret où je pourrais explorer cette image. Et l'hôpital m'est ainsi apparu comme le meilleur endroit de notre monde, pour ce faire.

Mais qu'y a-t-il de commun entre une ville médiévale, la vie humaine et un hôpital?

A.L.-M. Ne sont-ils pas finalement autant d'espaces clos, d'une certaine taille, dans lesquels on entre un jour et dont on sort après un certain temps?

L'hôpital, c'est une ville médiévale, une enceinte avec ses lois qui lui sont propres. Quand on y entre, ce n'est pas la même chose qu'au dehors. Puis, Saint-Pierre est particulièrement fascinant par le fait qu'il était déjà un lieu de soins il y a 800 ans.

Hôpital universitaire et du CPAS, il est le lieu du voyage immobile où les différences sont relativisées car on est nu devant les grandes questions. Il ne faut pas regarder *Sur la pointe du cœur* comme un film sur l'hôpital mais sur la nature de la condition humaine.

Entre-t-on facilement à l'hôpital avec une caméra ?

A.L.-M. Cela a fait l'objet d'un processus très long. Il a fallu expliquer la démarche, prendre des leçons de vie dans un endroit qui nous concernait tous.

Il y a d'abord eu l'autorisation de principe d'aller voir jusqu'à ce que l'équipe du tournage se fonde dans le paysage.

La vie (au dernier étage), la mort (au second sous-sol), sont observées par des caméras tantôt discrètes, tantôt complices, toujours respectueuses.

Réaliser un tel film, cela change-t-il la perception de sa propre vie?

A.L.-M. La chose principale que cela m'a apportée, c'est de réaliser concrètement ce que je sais: je vais mourir un jour. Ça change beaucoup de choses dans les moments où je m'en souviens, puisque je l'oublie aussi.

Ce film montre que la vie est une sorte de miracle, qu'elle est extrêmement précieuse.

M. De.

Le film guidé par la voix off de Marie Trintignant sera à l'affiche du Plaza Art du 16 mai au 11 juin.

12, rue de Nimy, Mons. 065/35.15.44

SUR LA POINTE DU CŒUR

PAN a eu la chance d'être invité, jeudi dernier, à ce qu'il faut bien appeler "l'avant-première mondiale" du dernier (et pour nous second) long-métrage d'Anne Lévy-Morelle, l'auteur du *Rêve de Gabriel* (★★★). Une avant-première réservée au corps médical au sens large (et moi-même j'y étais au bras de ma kiné !) (Dans la salle comble du grand Eldorado, il n'y avait d'ailleurs aucun journaliste, même si Dimitri Balachoff, à la RTBF, et Jacqueline Aubenas, dans *La Relève*, furent, en leur temps, d'éminents critiques).

On reparlera du film à sa sortie en salle. Pour nous, et les applaudissements qui le saluèrent ne laissent aucun doute à ce sujet, il s'agit d'un deuxième chef-d'œuvre. Mais comme le premier, dans une catégorie difficile à cerner, partiellement documentaire, mais aussi "réalité qui dépasse la fiction", et surtout, dans une forme éminemment visuelle et picturale, méditation poétique et philosophique, mélange étonnant et détonant du réalisme le plus cru, d'un humour bon enfant et d'un certain lyrisme.

Unanimement admiratifs du *Rêve de Gabriel*, mes confrères attendaient la réalisatrice "au tournant", c'est-à-dire, dans leur esprit, à sa première œuvre de fiction. Au lieu de cela, Anne Lévy-Morelle persévère dans la même voie en l'approfondissant, en l'améliorant même. La voyant ainsi passer, avec un même talent, avec une même aisance, avec un même bonheur d'expression, de la Patagonie à l'Hôpital Saint Pierre, je ne suis pas loin d'estimer qu'elle est en train d'inventer un genre cinématographique nouveau. (★★★, quitte à, s'il échet, revoir notre cote à l'autopsie).

CHENAPAN

SUR LA POINTE DU CŒUR

Réalisé par Anne Lévy-Morelle (2001).

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la semaine est riche en documentaires exploités, en première vision, au cinéma! Quatre ans et demi après *Le Rêve de Gabriel* - où, en Patagonie, **Anne Lévy-Morelle** mixait (superbement) *Inédits* et *Ushuaia* - la réalisatrice revient à ses origines belges. Elle a posé sa caméra à l'hôpital Saint-Pierre, loti dans les Marolles, à la pointe du cœur dessiné par la seconde enceinte de Bruxelles. Fictionalisant à peine son documentaire - quelques séquences médiévales rappellent les 800 ans d'histoire de cette ancienne léproserie - Lévy-Morelle arpente ses couloirs à la recherche de témoignages sur cet "*endroit hors du monde des vivants rentables*" où se côtoient naissances et décès. Où les médecins parlent crûment du corps, cette "*cité interdite qu'on charcute pour le bien du patient*". Où une infirmière évoque l'hôpital, "*véritable camp de concentration, quand on voit ça objectivement*". Où une autre se rappelle "*cette malade de 20 ans, qu'on a dû désosser comme un poulet*". Où les croque-morts de la morgue regrettent qu'on les voie "*comme les Quasimodo du coin*". Aux mots durs et secs répond pourtant souvent le désir, ardent, d'aider et de soulager. Une petite leçon d'humanité. - **P.S.**

PAN

A LA POINTE DU CŒUR (BIS) 18/04/2002

La pénurie de matières (valables) nous donne l'occasion de revenir sur cet admirable film, qui, jusqu'à présent, n'a pas fait la carrière de son prédécesseur *Le rêve de Gabriel*. Cela tient, notamment, à la concurrence d'"Arbres", à l'ombre que ceux-ci lui ont faite. Si beau que soit ce dernier, permettez-nous de regretter que pas mal de spectateurs aient ainsi préféré souches, feuilles et forêts à la "pâte humaine" dans laquelle Anne Lévy-Morelle plongeait à pleines mains. Pour pasticher Julos Beaucarne, c'est pourtant l'âme humaine qu'il faut reboiser en premier lieu !

Ovationnant *A la Pointe du Cœur* à son avant-première réservée au corps médical et hospitalier, *PAN* avait salué un "genre" nouveau : le documentaire de "fiction". En fait, il s'agit moins de fiction, genre romanesque, que de poésie et d'évocation historique. Hélas, accouchement de poésie et descente dans les égouts de Bruxelles, opération chirurgicale à haut risque et Ommegang, témoignages de malades et d'infirmières (cueillis à cru, l'accent inclus) avec un très beau texte (à la limite, trop littéraire) récité par Marie Trintignant (que, promis, juré, on ne confondra plus avec Nadine), c'est cela, l'originalité du film de Lévy-Morelle. Dieu merci, celui-ci n'est pas qu'original. Il est aussi poignant. Encore visible à l'Actor's studio, cette Providence des retardataires. Courez-y (★★★)

CHENAPAN

Les films qui dépassent ★★★
A la pointe du cœur
No Man's Land
E. T.

Les films dont on se passe ●
De l'eau tiède sous un pont rouge
John Q.
From Hell
La famille Tenenbaum
A la folie… pas du tout

Une épopée dans les murs de l'hôpital Saint-Pierre

Le personnel soignant acteur d'un documentaire sensible

Traverser les murs pour atteindre le coeur vivant de la cité et toucher l'autre, c'est ce qui animé la caméra d'Anne-Levy Morelle. Après *Le rêve de Gabriel* tourné en Pentagonie, la réalisatrice avait l'envie de faire un film à Bruxelles, sa ville qu'elle compare à un grand corps humain dont elle fait partie.

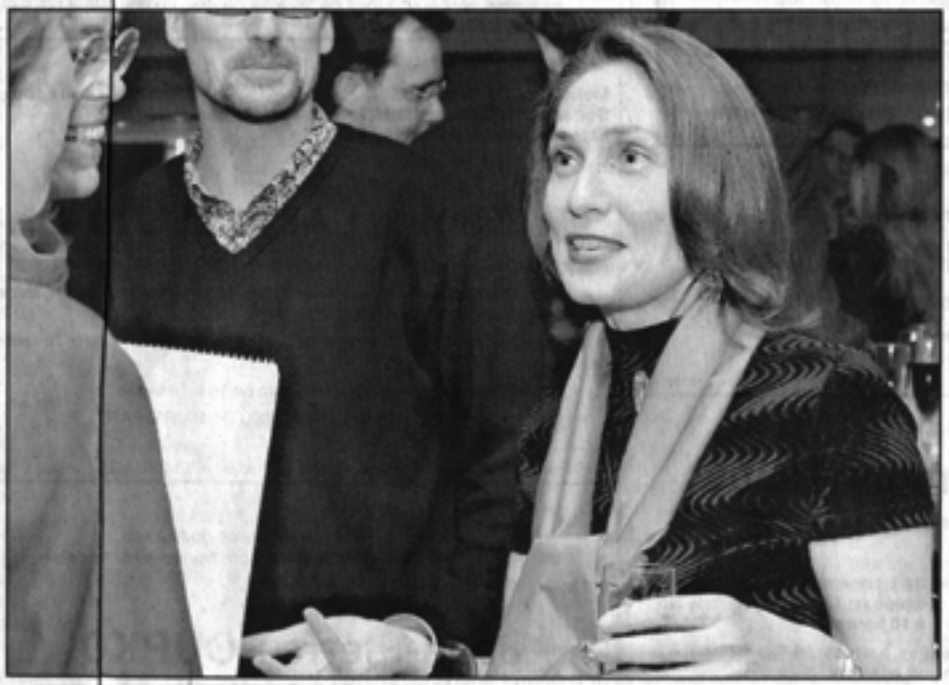
«*Les murs que nous devons tous traverser sont ceux de la naissance et de la mort qui se jouent pour la majorité d'entre nous à l'hôpital. J'ai notamment choisi l'hôpital Saint-Pierre parce qu'il est situé sur la pointe du coeur du tracé de la seconde enceinte de Bruxelles, d'où le titre de ce film*». Après huit mois de répérages dans les méandres du site de l'ancienne léproserie, la cinéaste compare l'hôpital du coeur des Marolles à un vaisseau spatial. «*Si vous voulez faire le tour du monde sans prendre l'avion et voyager dans toutes les classes sociales, Saint-Pierre s'impose. C'est une ville médiévale dans la ville. On ne sait jamais très bien à quelle époque on va arriver en parcourant ses couloirs*».

Anne Levy-Morelle signe ce qu'elle nomme une *épopée* à l'image de la vie, tendre et cruelle à la fois. Sans fausse pudeur, elle décrit le quotidien de ceux qui avec humanité portent leurs patients à bout de bras. Et s'attarde sur la frimousse d'un enfant qui pousse son premier cri, sur le visage parcheminé d'une femme, sur la voix d'une infirmière qui gronde «*tu dis que tu souffres pour aller au paradis mais quand je te vois avoir mal, je suis en enfer*».

Avec finesse, elle tisse des liens entre l'hôpital et la ville et émaille son film de détails des peintures de Bruegel qui vécut dans le quartier au 16e siècle. «*Je décris à la fois Bruxelles, le corps humain et l'hôpital comme une ville médiévale qui protège mais aussi contraint*».

Ce film précieux et rare, présenté en avant-première jeudi dernier au personnel de Saint-Pierre (voir ci-contre), devrait sortir sur nos écrans en janvier prochain.

Katel FRESON



Anne Levy-Morelle, disponible et souriante, répondant aux questions du public à l'issue de l'avant-première de *Sur la pointe du coeur*.(Photo:V.Fromont)

Pas à l'abri de la souffrance

Claire Joris, ergothérapeuthe à Saint-Pierre nous confie: «*Anne Levy-Morelle est arrivée à transcrire ce que nous vivons tous les jours. Elle n'a absolument pas triché pour décrire notre univers. J'espère que cela donnera au public un peu d'indulgence et de compassion vis-à-vis du corps soignant. Nous ne pouvons pas échapper à la souffrance que nous côtoyons sans cesse. Mon travail, dont vous voyez une partie dans le film, est un travail de longue haleine pour permettre aux patients de redevenir autonome. A Saint-Pierre, chacun reste humain, à son niveau. Nous sommes amenés à quitter le rôle du thérapeuthe tout puissant et à nous remettre en question pour communiquer avec une population souvent très démunie*».

Sortir de l'hôpital: une épreuve

Infirmière accoucheuse de nuit, Martine Desmytter ne cache pas son enthousiasme pour le film qu'elle vient de découvrir en avant-première:«*ce film décrit bien le microcosme qu'est un hôpital. J'aime la balance entre les bébés que l'on amène à la vie et les rescapés du suicide, entre les fécondations in-vitro et les avortements. C'est un univers fascinant mais plein de souffrance. Si ce documentaire est bourré de chaleur et d'humanité, il ne faut pas oublier que lorsque on souffre, l'attente est toujours trop longue. Ceci dit, parfois il faut un peu pousser les gens dehors parce qu'ils se sentent bien à Saint-Pierre. Je les comprends, je ne voudrais pas changer d'hôpital!*».

La mort n'est pas un tabou

Christophe choye ses patients, avec douceur et patience. Il confie à la caméra: «*il paraît que j'ai un grand coeur, c'est vrai que j'ai encore de la place*». Ravi de cette épopée chaleureuse, cet ancien infirmier de Saint-Pierre raconte: «*j'ai passé beaucoup de temps à discuter avec l'équipe de tournage. Elle prenait le temps de discuter avec les patients pour qu'ils se sentent à l'aise et respectait toujours leur volonté quant à leur image. Je pense que ce film contribue à aller à la rencontre des autres, à cheminer vers ce qui est bien pour lui. J'aime beaucoup aussi le fait que la mort est présentée ici comme faisant partie de la vie. C'est un film très authentique*».

Vendredi, la réalisatrice belge Anne Levy-Morelle était à Namur pour présenter son dernier film

NAMUR Rencontre avec Anne Levy-Morelle

la Meuse 11 mars 02

Le cinéma au féminin

Ce week-end, le cinéma Forum a vécu au rythme de son Festival du film de femmes. Une manifestation qui cultive l'inattendu, au fil d'innombrables œuvres cinématographiques au féminin. Vendredi soir à Namur, le film belge *Sur la pointe du cœur* avait ouvert la septième édition. Un poème en pellicule, sur la naissance et la mort, dont le «personnage» principal n'est autre que l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles.

A cette occasion, nous avons rencontré Anne Lévy-Morelle, la réalisatrice...

-Ce festival représente-t-il une nécessité ?

Malheureusement, je pense qu'aujourd'hui, il est toujours important que l'on parle du cinéma des femmes. Après tout, plus d'un homme sur deux est une femme. Dans cette mesure, je pense qu'une manifestation comme celle-là reste nécessaire. Toutefois, il peut s'agir d'un échafaudage que l'on pourra enlever par après, un peu comme lorsque l'on construit une maison. En nous, nous avons tous une partie féminine et masculine, il appartient à chacun d'équilibrer les deux. Or, cela n'a jamais été le cas dans notre civilisation. Du point de vue exclusif du cinéma, tant qu'on ne pourra pas dire que François Truffaut est une grande réalisatrice, des rendez-vous comme ce festival resteront indispensables...

-Comment décrivez-vous votre film?

J'ai voulu faire un film sur la traversée des murs. Ce n'est pas un document sur l'hôpital, mais j'ai choisi ce lieu car c'est là que l'on naît et que l'on meurt. L'hôpital Saint-Pierre est un endroit chargé d'histoire. On peut y faire des voyages en restant immobile. On y trouve des gens qui parlent toutes les langues, qui sont issus de toutes cultures et classes sociales. L'idée des murs, cela représente une contrainte. Mais ils symbolisent aussi un aspect rassurant, un sentiment de sécurité. C'est difficile à exprimer en quelques mots: il faut voir le film!

Pas un documentaire

-Vous ne qualifiez pas votre œuvre de «documentaire»...

Non en effet. Ici, je raconte une histoire avec de vraies personnes, qui ne sont pas des acteurs. En fait, je n'aime pas ce terme de «documentaire», dans lequel on range beaucoup de choses. J'estime que l'on peut faire passer de vraies émotions de cinéma comme cela. Vous savez, ici je propose un film d'une heure et demie sans avoir travaillé avec des moyens énormes. J'ai besoin de travailler comme ça: avec deux, trois personnes autour de moi. Des gens avec qui il suffit d'échanger un regard pour qu'ils comprennent ce que je veux.

-Avez-vous déjà eu des réactions suite à la sortie du film?

Oui, plus que je n'en attendais. Alors qu'il a seulement été présenté dans quelques villes, environ un spectateur sur cent m'a écrit. C'est vraiment énorme. Dans ces lettres, il y a de tout. Il y a eu énormément de témoignages de sympathie. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est quand on me dit que le film ne fait pas que passer, qu'on s'en souvient encore longtemps après la vision.

Recueilli par Sacha PEIFFER

Après sa présentation au Festival du film de femmes, *Sur la pointe du cœur* sortira au cinéma Forum le 26 mars(Infos:081/73.64.69)

Après « Le rêve de Gabriel », histoire d'un patriarche bruxellois à la conquête de la Patagonie, Anne Lévy-Morelle termine « Sur la pointe du cœur », un film consacré à Saint-Pierre, hôpital situé dans le quartier des Marolles

Caméra au cœur: un fantôme aux urgences

Voilà quatre ans que l'ex-élève d'André Delvaux et de Chantal Akerman s'est posée au quartier des Marolles, si cher à Brueghel l'Ancien. Son nid, elle l'a construit dans une aile de maison restaurée avec vue sur cour intérieure. A l'abri des passants de la rue Haute, dans cette ruelle perpendiculaire autrefois vouée à la fabrication de chandelles, Anne Lévy-Morelle compose des chants bien à elle.

Ni documentaire ni fiction, son cinéma mêle le fait à l'émotion, l'archive au sentiment, le témoignage au commentaire en voix off. Jusqu'à ce que, des ombres entrelacées, mystérieusement, jaillisse une petite musique qui éclaire le cœur.

« Elle parle pour la première fois depuis le début du tournage de son film « Sur la pointe du cœur », entrepris en avril 1999. Une fois l'entrée – et l'échelle de meunier – franchie, on apprend que ce matin est un jour spécial.

Anne (à g.) et Ella Van Den Hove dans le rôle de la fondatrice de la léproserie au XII[e] siècle.

Avec son équipe, Aïda Basile (assistante-réalisatrice), Ella Van Den Hove (camera woman) et Eric Chabot (ingénieur du son), elle a fini de rassembler les images et les sons – plus de trente heures de travail –, et entre dans la phase délicate du tri. On s'installe sur le balcon, face au mur de brique rouge envahi de lierre et de soleil qui l'a inspirée. « Quand je me réveille, c'est la première chose que je vois », raconte-t-elle. A l'entendre, il suffit d'un rai de lumière sur un pan de passé préservé pour faire un film.

Elle traque la ville dans son quotidien le plus banal.

Une vraie Bruxelloise élève de Delvaux

Cette « echte bruseleer » née en février 1961, a terminé avec grande distinction ses études de philologie romane à l'U.l.b., en 1982, et de cinéma à l'Insas, en 1986. « Je garde le souvenir d'un professeur, Pierre Drouot, producteur de "Toto le héros". J'étais aussi étudiante d'André Delvaux, très occupé cette année-là par "Benvenuta". Dans ses films, j'ai aimé l'espèce de permission qu'il donne de s'aventurer dans la belgitude, ce mélange très terrien et surréaliste à la fois.» Après « Gare du Luxembourg », « Tout va (très) bien », « Manfred », trois courts-métrages récompensés par la communauté française de Belgique, la région wallone, le Festival international du cinéma de Bruxelles, elle réalise en 1997 son premier long-métrage, « Le rêve de Gabriel » qui lui a apporté la notoriété.

Elle précise qu'elle l'a fait pour « traverser les murs » et que si elle se pose beaucoup de questions, elle n'a pas de réponses. « Regardez les plans touristiques : Bruxelles a la forme d'un cœur et les Marolles en sont le centre. Au Moyen Age, Pieter Brueghel peignait les ancêtres des actuels habitants mais ceux-ci sont-ils si différents ? Est-ce que nous changeons ? Peut-on entrer dans l'intimité des gens ? Est-ce qu'il y a un mur à traverser ?» Anne se lève. Le café a traversé le filtre.

« Dans la vie, nous sommes tous des chercheurs de passages. Mais sommes-nous intéressés à les trouver, à aller au-delà de ce qui nous arrête ? Cela suppose d'abandonner ce à quoi on tient et ça, c'est effrayant. Et elle, l'a-t-elle trouvé ce passage ? « Je me sens attachée à la matière et je vois si je peux m'envoler.»

Voisine de l'hôpital Saint-Pierre, elle a obtenu du conseil d'administration d'entrer dans ces murs particuliers. « On en sort en y laissant quelque chose de soi et on est mieux qu'avant d'y entrer.» Plus lointain que la Patagonie, l'endroit l'a fait voyager dans différents services. « Nous avons découvert un langage étrange, le langage médical, rencontré des médecins qui traversent le mur des corps, ces villes intérieures. Ils se confrontent aux grandes portes, la naissance, la mort.» On attend d'eux qu'ils sachent comment cela fonctionne mais ils ont des points de vue très divers. Le cœur peut être vu comme un organe ou un traverseur de murs. Pour la réalisatrice, l'hôpital est une ville médiévale dans la ville. « Il y a des portes à franchir avant d'être en sécurité, un octroi, des quartiers, des moyens de transport. Les grands bourgeois y côtoient les sans-papiers.

C'est un monde à notre image où douceur et violence coexistent. A la surface des choses, tout est disparate.

On entre dans la vie au dixième étage, la maternité, et on en sort au sous-sol, à la morgue. J'essaie de trouver un fil conducteur.»

Acceptée aux urgences, filmant un pontage cardiaque, interrogeant les médecins et les infirmières, elle demande comment ils passent leurs murs et, le temps d'une séquence, joue les fantômes.

« Selon la légende, au XII[e] siècle, deux femmes inspirées par une vision céleste ont fondé la léproserie sur laquelle s'est bâti plus tard l'hôpital. C'est faux mais je trouve intéressant de savoir ce qu'elles penseraient si elles revenaient.» ■

"Le rêve de Gabriel"

Son aventure en Patagonie

C'est un film poético-documentaire retraçant l'histoire de Gabriel de Halleux, ingénieur èt aristocrate belge, qui, en 1948, décide d'abandonner une existence établie pour tenter avec sa famille, Antoinette, sa femme, et leurs douze enfants, l'aventure en Patagonie. Anne fait connaissance avec la «tribu» alors qu'elle passait ses vacances en Argentine et au Chili. « Un jour, il apprend que le gouvernement chilien attribue des concessions de terre, au nord de la Terre de Feu. Il convainc ses beaux-frères, ses belles-sœurs, plusieurs filles au pair, un aumônier, un médecin, soit une cinquantaine de personnes (ci-dessous), et part... pour monter une scierie dans les forêts de Patagonie.» Sur les traces de Gabriel, Anne a réappris les choses simples : « J'ai regardé un robinet avec respect et honoré le miracle de l'électricité. Certains y voient une démarche initiatique. Moi, j'espère avoir fléché un parcours pour les spectateurs et les laisser, les ailes déployées, à la fin du générique.»

PAR PATRICIA HARDY

LE GENERALISTE 30/01/02

CINE

Les murs-murs de l'hôpital Saint-Pierre

Tourné dans différents services de l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles, *Sur la pointe du cœur* se veut moins un documentaire sur le travail des médecins ou un reportage sociologique sur le milieu hospitalier qu'une réflexion philosophique sur la condition humaine.

La documentariste Anne Lévy-Morelle (auteur avant cela du *Le rêve de Gabriel*) a structuré son interrogation filmée aux implications métaphysiques tantôt captivantes, tantôt imprécises ou grandiloquentes, sur le symbole des murs que l'Homme doit traverser pour accomplir sa destinée. Du non-être à la naissance et de la vie à la mort. En cela, l'hôpital, où l'on naît et où l'on meurt à quelques murs de distance lui est apparu comme un milieu propice. Rencontre avec la réalisatrice.

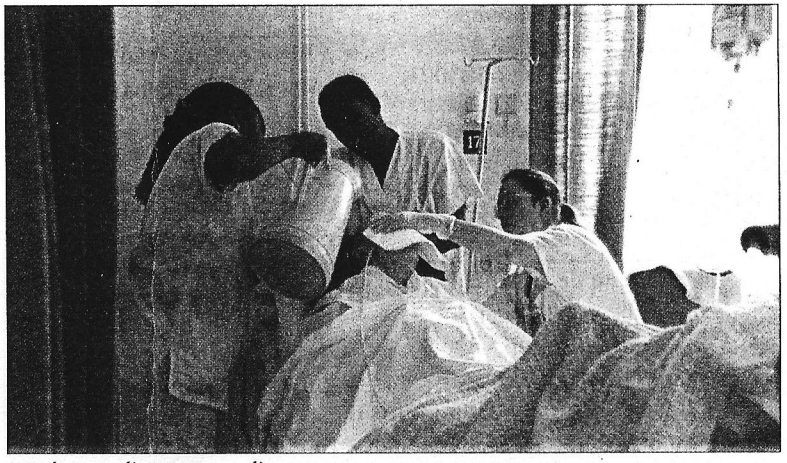
Le Généraliste: *Avant d'entamer le tournage, saviez-vous précisément ce que vous vouliez filmer ?*

Anne Lévy-Morelle: Je voulais faire un film sur la traversée des murs et, pour cela, je devais trouver un endroit concret. Au départ je voulais écrire un film de fiction. Je suis allée à St-Pierre parce que j'avais pensé à un personnage de médecin. Je voulais mieux comprendre ce que cela représentait. Une fois sur place, je me suis engagée dans un processus documentaire.

Mais je tenais à ce thème de la traversée des murs, parce que je ne comprenais pas cette image. Je voulais l'explorer et je ressentais que c'était une question mythologique, abstraite et peut-être spirituelle. Même si je n'aime pas ce terme parce qu'il donne une fausse idée du film qui est ancré dans la matière, le concret et le quotidien.

L.G.: *Que représente pour vous la traversée des murs ?*

A. L-M: Nous sommes tous confrontés aux murs, dès l'instant de notre naissance. Parce qu'on doit déjà se distinguer de notre mère. On doit apprendre qu'on est quelqu'un d'autre. Que notre peau est un autre mur derrière lequel on doit se construire en tant qu'individu. On a besoin des murs. Depuis l'homme des cavernes, qui a justement choisi de vivre dans les cavernes. Mais on a aussi besoin de se projeter dans des dimensions qui ne sont pas les nôtres, où celles auxquelles on n'a pas accès. C'est là qu'intervient la notion de traversée des murs.



Un lieu où l'on naît, où l'on meurt.

L.G.: *Pour quelles raisons avoir choisi l'hôpital St Pierre ?*

A. L-M: Quand j'ai été en repérage là-bas, j'ai vu dans une chambre de la maternité, une avocate réputée et à côté d'elle une gitane analphabète. Il y a peu d'endroits ou de circonstances dans la société où, tous, nous nous trouvons sur un tel pied d'égalité et où l'on est dépouillé de son masque social. Il y a là une représentation frappante de la traversée transversale des murs de la société d'aujourd'hui. Je trouve cela fascinant.

Maintenant pourquoi St-Pierre ? Parce que c'est un hôpital particulier, dont les racines plongent très loin dans le passé. On a vraiment l'impression d'y sentir les fantômes. Au XIIe siècle c'était une léproserie. Et depuis il est troublant que ce lieu ait toujours accueilli, en partie, des gens dont ne voulait pas ailleurs, ceux qui posaient des problèmes de contagion. Après les lépreux, il y a eu les malades de la dysenterie et ainsi de suite jusqu'à nos jours où c'est l'un des centres de référence pour le Sida en Belgique. Cela semble être une vocation qui persiste. Le personnel lui-même voit les choses ainsi. Je crois d'ailleurs que beaucoup considèrent l'endroit comme un observatoire incroyable de la diversité humaine, sociale, géographique, culturelle et, à titre scientifique, de la diversité des pathologies. Le film établit des liens entre le corps humain et l'hôpital avec ses couloirs, ses salles, ses niveaux.

Le personnel se plaint beaucoup, non seulement des conditions matérielles et sociales mais de St-Pierre en lui-même. Et en même temps j'ai senti un grand attachement. Comme si c'était une personne et non une abstraction. C'est pour cela que j'ai mis un grand gars à barbe qui représente St-Pierre. J'avais l'impression qu'il y avait comme une relation personnelle entre les gens et l'institution sur laquelle ils investissent personnellement en bien ou en mal. C'est très belge ça. On déteste mais on aime.

Propos recueillis par André Joassin

CINEMA

Battements de coeur

PAR JEAN-FRANÇOIS PLUIJGERS

Mis en ligne le 01/02/2002

Autour de l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, Anne Lévy-Morelle invite, dans `Sur la pointe du coeur´, à un voyage à la fois proche et lointain, un poème où vie et mort sont indissociables

ENTRETIEN

D'Anne Lévy-Morelle, chacun a encore en mémoire le premier long métrage, `Le rêve de Gabriel´. A la rencontre de Gabriel de Halleux, industriel belge parti réécrire sa vie en Patagonie au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la cinéaste signait un étonnant document, une fascinante réflexion également. Changement de décor avec `Sur la pointe du coeur´ qui, à l'éloignement, préfère la proximité, puisque l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, en est le nerf, le point de départ d'une invitation à traverser les murs et d'une intense méditation sur la vie et la mort. Et pose un regard sur l'existence dans ce qu'elle a de plus profond mais aussi d'immuable. *`Peut-être ce film est-il l'autre côté de la pièce*, observe la réalisatrice. *Gabriel changeait de vie mais pour être davantage lui-même. L'aspect d'aller vers ce qui ne change pas était déjà présent. Le changement est toujours dans le permanent, et vice versa. Ces processus me fascinent, même si, à l'époque du `Rêve de Gabriel´, je ne le savais pas consciemment.´*

S'ouvrant sur une éloquente accroche - *`A toi qui es né et qui, un jour, mourras´ -,* `Sur la pointe du coeur´ trouve, dans l'institution hospitalière, le cadre quasi organique de sa réflexion. *`C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi Saint-Pierre*, poursuit la réalisatrice. *Il y a une grande liberté à tourner autour d'un être qui a une présence forte et en même temps n'est pas là - ce qui est d'ailleurs également commun à mes deux films. Du fait de cet aspect organique, on a vraiment l'impression, lorsqu'on circule dans cet hôpital, d'évoluer dans un corps. Comme une caméra endoscopique qui irait à l'intérieur du corps d'un être d'une autre sorte mais ayant des points communs avec l'être humain. Et c'est renforcé par le fait que parmi le personnel et les usagers, il y a une sorte de relation d'amour-haine vis-à-vis de Saint-Pierre, comme à l'égard d'une personne. On n'a pas affaire à une institution aussi abstraite que la plupart des institutions modernes...´*

L'hôpital, Anne Lévy-Morelle l'envisage encore comme lieu de départ et d'arrivée, plus que comme lieu de souffrance et de maladie, *`je n'y ai pas attaché tellement d'importance au départ. Il se trouve que c'est là. Quand on me demandait ce que je venais y faire, je répondais que je venais chercher des leçons de vie.´*

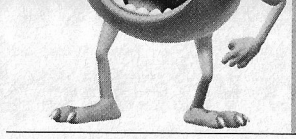
Non sans prendre en compte les questions éthiques liées à ce contexte singulier. *`Le fait d'être confrontée à une situation éthique difficile oblige à se poser exactement la question du `pourquoi est-ce que je viens ici´.* La cinéaste donnera du temps au temps, installera une relation d'échange - *`l'objectif de parler de traversée des murs est un gouvernail qui ne trompe pas´ -,* tout en s'en tenant strictement à une règle éprouvée: *`ne pas traiter les autres comme je ne voudrais pas qu'on me traite moi.´* Du reste la caméra trouve-t-elle la distance juste, toujours respectueuse des uns et des autres, personnel soignant comme patients. *`L'idée était qu'on voie plutôt des visages de gens en bonne santé et des corps malades - c'est d'ailleurs ce qui se passe dans le film. C'est une solution éthique, d'abord. Mais ensuite, l'idée était également, par exemple en filmant les corps à la morgue de façon anonyme, à savoir des pieds, des mains, de ne permettre à personne d'avoir la douleur d'y reconnaître un proche et à chacun de se projeter dans ces mains-là.´*

Au réalisme documentaire s'ajoutent des détours de fiction et de poésie, donnant au film une portée toute métaphorique. En filigrane de ce voyage intérieur mais aussi vers l'ailleurs, une réflexion touchant au coeur de l'existence, dès lors en effet qu'elle lie indissociablement la vie à la mort. *`Vouloir nier la mort, comme le fait notre société, ne nous rend pas plus vivants. Avoir conscience qu'on n'a qu'un temps limité oblige à faire des choix, et à les faire le plus tôt possible. Le style, c'est choisir à quoi on va donner la priorité, et c'est cela qui nous rend vivants. A un moment, j'avais le fantasme de mettre dans le film une scène de manifestation où les gens défileraient contre la mort, pour le droit à la vie éternelle. On en est presque là, cela devient une revendication. Mais pour en faire quoi? Quand on voit ce que nous promettent les biotechnologies, un être humain qui ne meurt pas, j'y vois la preuve d'une grande capacité intellectuelle mais plus encore d'un infantilisme émotionnel caractérisé, d'une immaturité totale. Enfin, si on en reparle quand on se reverra dans 150 ans, j'aurai peut-être changé d'avis sur la question...´* (rires)

© La Libre Belgique 2001

Retour

Cet article provient de **http://www.lalibre.be**



LE LIVRE QUI PARLE: NAGUÈRE L'ALGÉRIE 26-27

Très belle initiative du Cinéma Arenberg à Bruxelles (02-512 80 63) qui se risque dès le 30 janvier et pour trois semaines à projeter trois documentaires dont les sujets sont aux antipodes les uns des autres, et qui ont pour seul point commun... d'être magnifiques. Les arbres, la mémoire des camps et d'abord, pour faire le lien entre la vie et la mort, le quotidien d'un hôpital bruxellois.

DOCUMENTAIRES

Voyage au bout de la vie

Conçu comme un poème épique sur la naissance et la mort, *Sur la pointe du cœur* embarque le spectateur pour un parcours initiatique vécu dans les entrailles de l'hôpital Saint-Pierre. De la maternité à la morgue, il suffit de franchir les portes...

Le film précédent d'Anne Lévy-Morelle, *Le rêve de Gabriel*, narrait l'aventure étonnante d'un homme, Gabriel de Halleux, parti de Belgique pour la Patagonie, à la fin des années 40, avec femme, enfants, camion, voiture, et monceaux de bagages. Gabriel avait-il le désir inavoué de jouer à "*Tintin dans la pampa*"? Pour sa part, son épouse avait confié à son journal intime, alors qu'elle était encore adolescente, qu'elle se verrait bien galopant dans la Cordillère des Andes. Bref, selon la formule de Saint-Exupéry, ils étaient faits pour se rencontrer, pour s'entendre, et pour s'aimer durablement puisqu'ils "*regardaient tous les deux dans la même direction*". Isolement, rudesse du quotidien, intempéries... Au Chili, les désillusions allaient se succéder. Mais certains rêves sont coriaces. Il arrive même qu'avec le temps, le récit des déboires devienne matière à légende.

Aujourd'hui, c'est encore à un voyage - mais tout autre - que nous convie la réalisatrice qui s'avoue lectrice assidue de *L'Odyssée*. A première vue, le voyage qu'elle entreprend de retracer ici semble plus banal puisque c'est celui que nous accomplirons tous, cahin-caha, et qui conduit chaque humain de la minute de sa naissance à la seconde de sa mort (et même, dans ce film, un peu au-delà). Ici, toutefois, l'option esthétique qui privilégie une fantastique proximité avec la peau scrutée au plus près, avec le souffle, avec les regards, transforme la commune aventure en expérience hors du commun.

Donc, pour décrire ce trajet dans le dédale d'un hôpital vétuste en perpétuel réaménagement (à l'image d'un corps vieillissant luttant contre le délabrement), Anne Lévy-Morelle s'est installée avec son équipe au cœur de l'hôpital Saint-Pierre, lui-même situé au cœur de Bruxelles. Pour rappeler l'établissement très ancien du lieu, à plusieurs reprises, des silhouettes vêtues de costumes médiévaux apparaîtront aux alentours, tels des mirages ambulants, une fois même, sous les yeux stupéfaits d'une marchande de caricoles! Cependant, à l'intérieur de l'hôpital, dans le sillage de la cinéaste, nous allons franchir, une à une, sept portes emblématiques, nous allons écouter les témoignages de ces hommes, de ces femmes qui aident à naître, soulagent les souffrances, luttent près des malades et recueillent aussi les derniers soupirs.

"C'est leur boulot..."

Au cœur du film, figure une séquence coup de poing malgré sa simplicité et sa pudeur. A ce sujet, Ella Van de Hove, chef opératrice, raconte: "*On était là pour filmer une réunion de médecins et on avait décidé de ne pas y consacrer plus de deux bobines - 20 minutes de pellicule. Une infirmière vient nous prévenir, - là est toute l'importance de la complicité avec les gens - qu'il n'y aura pas de réunion car il va y avoir une réa. On entre dans la salle de réanimation avec eux. Et on filme (...) A un moment, je vois que le médecin fait un geste, une sorte de stop. Je ne sais pas pourquoi, j'ai senti que c'était le moment et j'ai déclenché. C'est quand il se rend compte que la dame est morte. C'est terrible parce que tu te dis que tu as déclenché au bon moment mais en même temps, ce qui vient de se passer est... On était quand même très frappé par ce qu'on venait de filmer! Tu vois dans le film que c'est leur boulot, mais ils ne sont pas si blindés que ça... Moi, je n'avais jamais vu quelqu'un mourir.*"

Interrogée sur le malaise que d'autres spectateurs pourraient également ressentir devant cette scène de mort en direct, Anne Lévy-Morelle s'est retranchée paisiblement derrière le principe d'universalité, expliquant qu'elle avait veillé à ce que cette mort particulière n'ait pas de nom, de sexe, d'âge, ni de visage. Elle voulait qu'elle soit l'incarnation de toutes les morts passées, présentes et à venir, vaste ensemble auquel, un jour, nous contribuerons.

Françoise De Paepe

• www.surlapointeducoeur.com

Votre soirée

DOCUMENTAIRE

Arte : 22 h 20
« Sur la pointe du cœur »

Pendant deux ans, Anne Levy-Morelle s'est immergée dans le monde de l'hôpital Saint-Pierre à Bruxelles. La réalisatrice ouvre les portes de ce monde aseptisé pour en renvoyer une vision très poétique. De la naissance à la mort, la douleur y côtoie le bonheur, sans arrêt. Rythmé par la voix de Marie Trintignant, le cycle de la vie se déroule entre les couloirs, les chambres et les salles d'opération. Les patients et les infirmiers livrent leurs déceptions et leurs espérances face à la souffrance. Un documentaire poignant et une belle leçon d'humanisme.

FILM

Canal + : 21 heures
« En pleine tempête »

Barbe drue et moral d'acier, George Clooney est un pêcheur d'espadon qui risque la cale sèche et la perte de son bateau. Le capitaine décide de tenter le tout pour le tout dans une dernière sortie en mer. Après quelques adieux larmoyants, Clooney et sa fine équipe de matelots, unis par une amitié virile, prennent le large, bien décidés à réaliser la pêche miracle. Seulement, l'océan ne l'entend pas de cette oreille et les éléments se déchaînent. Plus qu'un grain, les marins doivent affronter la tempête du siècle et ses murs d'eau, hauts comme des gratte-ciel. Les effets spéciaux rendent parfaitement compte du combat inégal du frêle bateau face aux forces de la nature.

DOCUMENTAIRE

France 3 : 1 h 05
« Le cauchemar américain »

La détresse humaine est au centre des deux reportages proposés par Aléas. Plutôt que de blâmer, le réalisateur Gérard Martin a tenté de comprendre ces phénomènes de société très médiatisés aux États-Unis. D'abord, ces hommes qui achètent à prix d'or la compagnie de poupée de silicone grandeur nature pour effacer leur solitude. Puis l'horreur, à l'écoute du témoignage de Stéphane Bourgoin, spécialiste des tueurs en série. Depuis 20 ans, cet écrivain chercheur rencontre les plus monstrueux d'entre eux dans les prisons américaines pour éclaircir leurs motivations.

Guillaume Jousset

Audience

Vendredi 14 juin

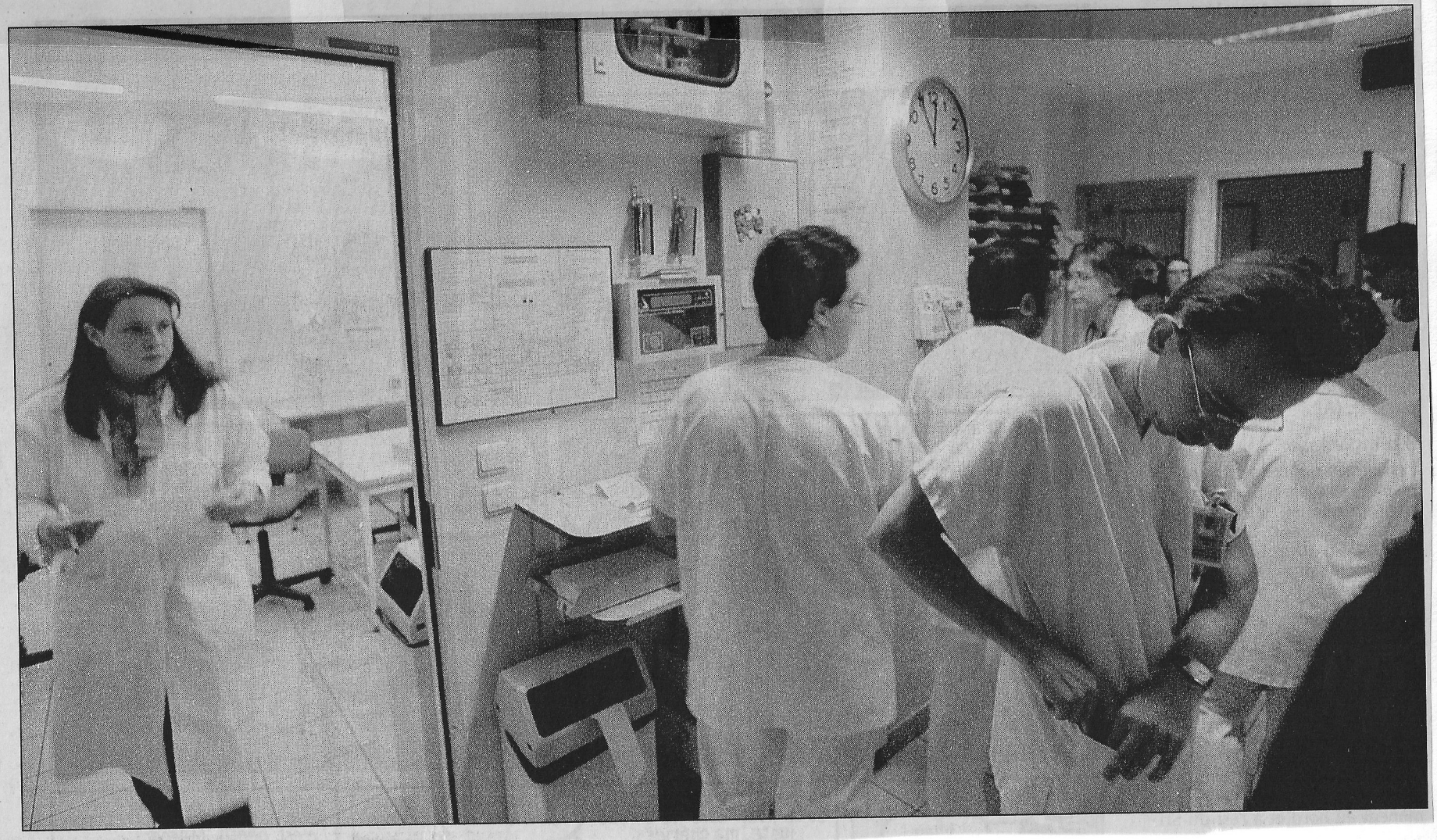
TF1	Les 7 péchés capitaux	33,9%
2	Nestor Burma	23,4%
3	Thalassa	19,6%
M6	Stargate SG 1	14,9%

Source : Médiamat-Médiamétrie

Samedi 15 juin

TF1	Stars à domicile	35,0%
2	Maillan, Poiret ...	22,9%
3	Amour embrouille et ...	17,6%
M6	Charmed	17,3%

Source : Médiamat-Médiamétrie



Saint-Pierre, « Sur la pointe du cœur »

C'est une rediffusion mais de qualité et, de surcroît, liée à une institution bien connue des Bruxellois, l'hôpital Saint-Pierre. Ce documentaire signé en 2001 par la réalisatrice Anne Lévy-Morelle, fin, sensible, intimiste, s'est glissé « Sur la pointe du cœur » (nom renvoyant à la position géographique de l'hôpital dans la capitale en forme de cœur) dans les coulisses de l'institution. De la morgue à la maternité, de la salle d'op' aux salles d'attente, le documentaire prend intelligemment le pouls de l'indispensable organisme. Sur Arte, à 22 h 20.

« Des têtes médiévales à l'hôpital St-Pierre »

ENTRETIEN

Nom. Lévy-Morelle.
Prénom. Anne.
Profession. Cinéaste.
Don. Arrive à traverser certains murs.

AURORE D'HAEYER

Après « Le rêve de Gabriel » qui se passait en Patagonie, vous plongez au cœur de Bruxelles...
J'ai eu du mal à couper le cordon avec « Le rêve de Gabriel » mais d'un autre côté, je voulais faire un film près de chez moi. Dans les paysages décousus de Bruxelles, l'imagination travaille. Ça appelle à essayer de construire du sens.

Pourquoi l'hôpital St-Pierre ?
C'est né d'une idée fixe : parler de la traversée des murs. De tous les murs. Des murs de brique comme de ceux qui sont nécessaires pour se construire, soi, son psychique... J'ai eu le déclic en me baladant rue Haute, devant une affiche du cœur de Bruxelles : « Un cœur qui bat, ça ne change pas. » Et l'hôpital, c'est le meilleur endroit pour traverser les murs. La plupart d'entre nous y sont nés, et sept personnes sur dix y meurent. A St-Pierre, la maternité est au dixième et la morgue au sous-sol. C'est aussi un hôpital où l'on met les gens que l'on voudrait placer « hors des murs ».

Même si ce sont des intervieuws, on a envie de dire : les acteurs jouent juste !
Mon travail était d'être là de façon non toxique, intégrée. De faire en sorte de disparaître dans les murs. L'équipe très réduite avec juste un preneur de son, un preneur d'images permettait cette discrétion. Nous avons regardé, sans juger. Je suis restée à l'hôpital pendant un an, sans filmer. Puis j'ai écouté les gens parler pendant des heures et des heures. Ils m'ont, spontanément, parlé des murs. J'ai puisé dans leur imaginaire, sans les trahir, en prenant les moments qui servaient mon récit. Il n'y a pas de miracle : la technique nous a demandé neuf mois de montage...

Finalement, il n'y a qu'un seul personnage de fiction et il ne parle pas ?
J'ai hésité à l'inclure dans le film, mais j'y tenais. Cette femme venue du Moyen Age était nécessaire pour faire le lien avec le passé. Aujourd'hui encore, on croise des têtes médiévales à l'hôpital St-Pierre... ●

"Le Soir"
29/10/2001

La Libre BELGIQUE
www.lalibre.be
LUNDI 17 JUIN 2002

TÉLÉVISION

Les films

★★★★ Obligatoire
★★★ Recommandé
★★ Conseillé
★ Facultatif

Libre Parcours

D.R.

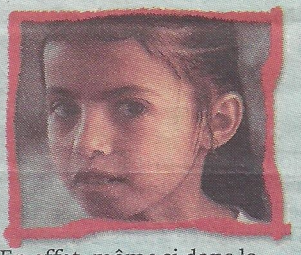
★★★ A la pointe du cœur. Documentaire de Anne Lévy-Morelle. **Arte, 20.45.** Autour de l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, Anne Lévy-Morelle signe un étonnant documentaire traversé de fiction, une troublante méditation sur la vie et la mort. Premier long métrage d'Anne Lévy-Morelle, `Le Rêve de Gabriel´ avait pour cadre une Patagonie superbe et hostile, terre d'une vie réécrite. Changement de décor avec "Sur la pointe du cœur" qui, à l'éloignement préfère la proximité, l'hôpital Saint-Pierre, à Bruxelles, pour un voyage non moins intense et aventureux. Autour des lieux, de leur histoire, de leur fonction et des gens qui le peuplent, c'est en effet à une vibrante méditation philosophique sur la vie et la mort que se livre la cinéaste, pour un documentaire étonnant balayé par un souffle véritablement poétique.
De cela, on a l'illustration d'emblée, alors que la voix de Marie Trintignant accompagne les images d'un accouchement – *"Te voilà descendu dans la ville"*. Débute alors un fascinant cheminement, de la naissance au dernier soupir, auquel l'hôpital, perçu ici comme une entité organique dotée de vie propre, prête ses murs. Terme nullement fortuit, d'ailleurs, le propos sous-tendant le film n'étant autre que la traversée de ces murs, physiques, temporels ou encore relationnels.
Sept portes viennent baliser le parcours, comme autant de stations successives. Pour alimenter la réflexion, un matériau proprement documentaire, réuni par une cinéaste à l'écoute aussi bien du personnel soignant que des patients. Les témoignages se succèdent, drôles, douloureux voire tragiques, interpellant aussi dans leur mélange de douceur et de violence – ainsi, lorsqu'un des intervenants constate: *"L'hôpital sans compassion, c'est un camp de concentration"*.
Nul voyeurisme, ici, mais une caméra tantôt discrète, tantôt complice, toujours respectueuse – des patients, on ne voit qu'exceptionnellement les visages –, et une invitation moult fois réitérée à aller vers l'autre.

à l'essence même des lieux, autrefois léproserie, de tout temps voués à l'accueil des exclus. La vision se teinte alors d'onirisme, prend à l'occasion des contours épiques, tandis qu'Anne Lévy-Morelle greffe à son document des éléments fictionnels se faisant l'écho d'un temps passé quoique présent - ainsi d'une noble Dame traversant les époques, symbole d'une vocation immuable.
La forme est aussi singulière que déroutante, `Sur la pointe du cœur´ se voit doué, au-delà de sa dimension réaliste, d'une portée métaphorique et symbolique. Car si, tout au long du film, `le cœur danse le tango indémodable de la vie´, indissociable de cette dernière apparaît la mort. On touche là à l'essence de l'existence dont Anne Lévy-Morelle, au terme d'un film certes moins accessible que son précédent, aura réussi à appréhender une part de la vérité. Comme de ses plus intenses questionnements. (J-F. Pl.)

Le cinéma des femmes à l'honneur à Namur

BRUXELLES A l'occasion de la journée internationale de la femme, le Centre Culturel et d'Animation Cinématographique organise, au cinéma Forum de Namur, la septième édition du Festival International du Film de Femmes. Cet événement offre l'occasion de s'interroger sur la place des femmes dans le cinéma et l'image que le 7ème art véhicule d'elles.

Comme l'indique dans sa présentation la réalisatrice et marraine du festival, Anne Lévy-Morelle (photo), «le relativement grand nombre de femmes réalisatrices ne doit pas cacher l'extrême machisme du monde audiovisuel». Si le machisme dénoncé est plutôt lié à un comportement dur et peu sensible souvent associé au 'mâle', que l'on retrouve sur les plateaux de cinéma et de télévision, on doit toutefois noter une évolution de l'image de la femme véhiculée par le grand écran.



En effet, même si dans la plupart des films, surtout hollywoodiens, la femme reste confinée dans un second rôle d'accompagnatrice du héros, on note aujourd'hui une tendance qui offre une image différente de la femme. Après les rôles de potiche, de femme d'affaires libérée ou de femme fatale dominatrice, le cinéma d'aujourd'hui semble offrir une image de la femme plus simple, moins symbolique et sans aucun doute plus réelle. Cela rompt aussi avec un certain cinéma revendicatif, imprégné d'un féminisme militant, dont le film 'Thelma et Louise' reste le chef d'oeuvre reconnu et le film de Virginie Despentes 'Baise moi' représente la version la plus radicale. Plusieurs films ont récemment raconté les histoires quotidiennes des femmes et leurs luttes contre des inégalités et injustices qui restent présentes dans nos sociétés, même si elles se manifestent différemment selon les pays et les cultures. Le film sur les femmes en Iran 'Le Cercle', celui sur la traite des blanches en provenance d'Amérique du Sud 'En la puta vida' ou celui sur les problèmes de la deuxième génération de l'immigration 'Samya', en constituent quelques exemples non exhaustifs qui restent malheureusement confinés dans le cinéma d'auteur peu connu. Et même le film de François Ozon '8 femmes', qui met gentiment en valeur les défauts féminins, reste finalement un hommage aux femmes et à leurs particularités.

La 7e édition du Festival International du Film de Femmes, qui aura lieu du 8 au 12 mars, permettra ainsi de voir certains films sur la condition féminine actuelle mais aussi des long-métrages de réalisatrices comme ceux d'Anne Lévy-Morelle. Ses documentaires 'Sur la pointe du coeur' et 'Le rêve de Gabriel' ouvriront et clôtureront d'ailleurs le festival. Entre les deux, on pourra notamment découvrir les documentaires de Solveig Anspach, 'Made in the USA' (sur la peine de mort aux Etats-Unis), 'Des marelles et des petites filles' de Marquise Lepage (sur l'inégalité subie par les filles dans le monde entier) et 'Arbres' de Sophie Bruneau. Quant aux long-métrages de fictions, le festival propose le film iranien de Marzieh Meshkini 'Le jour où je suis devenue femme', 'The Monkey's Mask' de Samantha Lang et 'Venus Boyz', le film de Gabriel Baur sur les Drag King, à savoir les femmes qui deviennent hommes pour une nuit ou pour toujours.

Plusieurs événements périphériques auront également lieu dans le cadre de ce festival. Ainsi, sera présentée au public une exposition de photos intitulée «Sur le thème de la femme» et dont l'auteur est une jeune photographe namuroise. Elle sera visible pendant toute la durée du festival. Un colloque, «Screening Women», consacré à la représentation des femmes au cinéma, se tiendra au Forum les 7 et 8 mars, et sera ponctué par les interventions de réalisateurs, critiques, éducateurs et étudiants en cinéma de toute l'Europe.

Renseignements: 081/73.64.69

@ www.cineforum.be(ms)

ZAPPING L'ACTUALITÉ DU PETIT ÉCRAN

ma sélection

PAR CORINNE PLENNEVAUX

22h20 Arte

SUR LA POINTE DU CŒUR
Anne Lévy-Morelle a tourné pendant deux ans à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles. Elle y a rencontré la vie et la mort, mais surtout des gens extraordinaires. À voir.

La vie, la mort à l'hôpital St-Pierre de Bxl

L'univers d'un hôpital, entre la vie et la mort. ▣ D. GAUVAIN

▸▸SUR LA POINTE DU CŒUR ▸▸ARTE ▸▸22H20 Deux ans, il aura fallu deux ans à la réalisatrice Anne Lévy-Morelle pour terminer ce document exceptionnel tourné à l'hôpital Saint-Pierre de Bruxelles. Des salles d'accouchement du dernier étage à la morgue située au sous-sol en passant par les salles de réanimation, les couloirs et les chambres, celle qui a été primée pour "Le rêve de Gabriel" a écouté le personnel soignant et les patients pour raconter leur histoire.

"Le but n'a jamais été de faire un documentaire sur l'hôpital, explique-t-elle, mais plutôt d'utiliser l'hôpital comme terrain d'observation pour apprendre autre chose... ; de regarder ce lieu comme un immense corps, un corps organique avec des émotions, des souffrances, des bonheurs..."

Au-delà du documentaire, c'est un poème épique sur la vie et la mort qu'Arte nous propose. ★

22.20 ARTE

Sur la pointe du cœur

TT Documentaire belge d'Anne Lévy-Morelle (2001). Inédit.

D'entrée, on devine que *Sur la pointe du cœur* n'est pas un film banal : il est signé Anne Lévy-Morelle, auteur du *Rêve de Gabriel*, ce documentaire singulièrement inspiré du destin d'une famille belge installée au Chili. Savoir qu'elle a cette fois choisi pour personnage principal un hôpital – en l'occurrence Saint-Pierre, à Bruxelles – laisse augurer autre chose qu'une simple immersion en milieu hospitalier. Et, effectivement, si, des salles d'accouchement à la morgue en passant par la réanimation, les couloirs et les chambres, la réalisatrice saisit des bribes de quotidien et recueille des témoignages, c'est pour mieux nous entraîner dans des métaphores poétiques, voire métaphysiques.

« *C'est un film sur la naissance et la mort,* confie la réalisatrice. *Ce que j'ai voulu montrer c'est que notre vie, comme une ville, avait une dimension limitée et que cela lui donnait toute sa valeur.* » L'intention est appétissante, elle est également périlleuse : on s'égare parfois dans des envolées allégoriques un brin brumeuses, limite ennuyeuses. Heureusement, on est également très souvent captivé par des séquences et des images fortes, par un ton épique, par cette façon tout aussi insolite que sereine d'évoquer la souffrance, l'aspect éphémère de la vie, et de nous placer face à notre propre mort. Car, finalement, c'est bien de chacun d'entre nous que ce film parle. **Marc Belpois**

Anne Lévy-Morelle

Sur la pointe du cœur

Pourquoi devrais-je faire comme les autres alors que j'ai acquis une expérience qui me fait entrevoir qu'on peut tout raconter sans recourir à la fiction traditionnelle ? La question sonne comme une révélation dans la bouche d'Anne Lévy-Morelle. De retour d'un périple dans le désert chilien, la cinéaste n'a pas changé sa caméra d'épaule, comme d'aucuns le lui conseillèrent après le succès rencontré par son « Rêve de Gabriel ». Et l'on ne peut que s'en réjouir.

Je trouve que la réalité a beaucoup plus d'imagination que la plupart des scénaristes... En tout cas que moi, explique la cinéaste, bardée d'une nouvelle œuvre extrêmement poignante, poème épique sur la vie et la mort accompagné en voix off par Marie Trintignant.

L'hôpital Saint-Pierre est le personnage principal de cet émouvant documentaire sur la santé et la douleur. Au sein de murs qui ont toujours accueilli des laissés-pour-compte, le personnel hospitalier lève le voile et communique sa vocation. Tandis que la cinéaste confronte les espaces de ce lieu clos, en prend le pouls, en extrait le cœur. *Laissant battre le tango indémodable de la vie...* (J.B., st.)

"The Bulletin" June 13 2002 N°24

Television

Listings begin on page 17

Highlights Ian MacDonald's choice

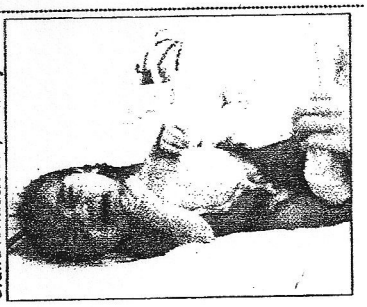
17.6.02

The Dark Room (Canvas, 22.15). Yet another adaptation of a novel by Minette Walters, who writes rather gruesome psychological puzzlers. This one concerns a woman who wakes up in a hospital bed having spent two weeks in a coma. It's explained to her that she's had a car accident, apparently an attempt at suicide after her boyfriend dumped her for her best friend. Just then, the bodies of ex and best friend are found murdered. The coma woman, whose name rather improbably is Jinx, has nightmares, but her memory of the events leading up to the accident continue to elude her. What can it all mean? Dervla Kirwan (from *Ballykissangel*) plays Jinx, and the mystery is in three parts.

Grand format (Arte, 22.20). A documentary made over two years in

Television Highlights

Saint Pierre hospital in Brussels. Anne Lévy-Morelle did not, however, intend to turn out one of those docu-soaps other channels love. In her own words, she sought to use the hospital as a metaphor for "an immense body, an organic body". Saint Pierre was a good choice, as its location makes it a special case among Brussels hospitals. Far more than any other, its patients come from the poor, immigrants and clandestines. Infant mortality rates are many times higher than at, say, UCL – not because they're no good at Ob/Gyn, but because the women who come to them are often ill and malnourished, and may, because of their illegal status, have failed to get any pre-natal care.



Grand format: Arte, Monday